52e ANNÉE (6e SÉRIE) N° 9 28 FÉVRIER 1935

L'AMI DU CLERGÉ

Revue de toutes les Questions Ecclésiastiques

DOGME, MORALE, LITURGIE, DROIT CANON, ÉCRITURE SAINTE, PATROLOGIE, PRÉDICATION
JURISPRUDENCE CIVILE-ECCLÉSIASTIQUE

Publié avec l'Imprimatur de Mgr l'Evêque de Langres. — Paraît à Langres tous les jeudis

Mgr F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

Mgr A. ROZIER
Prélat de la Maison de Sa Sainteté
Docteur en théologie, Chanoine titulaire de Langres
DIRECTEUR

Toutes les lettres doivent être adressées à M. le Directeur de L'AMI DU CLERGÉ, à Langres (Hte-Marne).

PRIX DE L'ABONNEMENT ANNUEL :

FRANCE et COLONIES FRANÇAISES	Edition complète....... 18 fr. / Edition partielle........ 12 fr.	ETRANGER : Voir les conditions détaillées à la 1re page de la *couv.* du 6 décembre 1934.

L'édition complète comprend la *Doctrine* et la *Prédication*; l'édition partielle n'a pas la *Prédication*.
On n'accepte pas d'abonnements de moins d'un an, ni d'abonnements à la *Prédication* sans la *Doctrine*.
Tous les nouveaux abonnements partent du *1er Janvier* de l'année en cours
Les abonnés de France et des Colonies reçoivent gratuitement la *Jurisprudence*; pour l'Etranger elle coûte 2 fr. 50.

Les annonces sont reçues exclusivement chez M. Jacques LEGUERNEY, 24, rue de Madrid, Paris 8e.

Chèques postaux : Nancy, 21.88

SOMMAIRE

DOCTRINE

Causerie de l'AMI sur les « Revues ». — I. Excellents conseils sur la marche à suivre pour l'étude du sentiment et des pratiques d'ordre religieux dans les cités gauloises avant la conquête romaine, 129. — II. La crise de l'Europe et de la race blanche, selon M. Siegfried. — Ce qu'il y a de passager et de permanent dans cette crise, 133. — III. Deux faits essentiels qui indiquent la déchéance de l'Europe et de la race blanche : l'émancipation des blancs extra-européens, et la marée montante des races de couleur. — Cause profonde : caractère trop matériel de notre civilisation, 138. — IV. Conclusions : la civilisation matérielle aboutit à une impasse, — elle doit évoluer et devenir qualitative, — elle doit se tourner surtout vers les valeurs spirituelles, 142. — V. Un mot sur Louis Veuillot selon sa correspondance. — Comment et pourquoi il se convertit, 143

L' « Ami du Clergé » et les livres. — Comptes rendus bibliographiques. — P. J.-B. Raus, E. Guillard, 144.

PRÉDICATION

Retraite pascale. — VIII. Les motifs de la pénitence, 113.

Carême sur le IVe commandement de Dieu. — IX. *Pour la fête de S Joseph :* La Sainte Famille, modèle de la famille chrétienne, 116. — X. La vigilance, 122.

Pour la fête de S. Joseph. — Le modèle des travailleurs. 127.

Pour le Carême

1° Voir sur la couverture du 31 janvier la liste des Carêmes publiés dans les années de la *Prédication* qui sont encore en vente à nos bureaux.

2° Sont de même en vente à nos bureaux les ouvrages suivants, qu'on pourra utiliser pendant le Carême prochain :

La Prédication des choses qui nous entourent, par l'abbé Ballanche, in-12 de 522 p., franco 9 f. (lectures originales pour les paroisses rurales);

Du même auteur : Douze Chemins de Croix, in-12 de 100 p., franco 2 f. 50 ;

Le Chemin de la Croix à Jérusalem, par Un Pèlerin, in-12 de 72 p., franco 1 f. 50.

La souffrance chrétienne *(Chemin de la Croix)*, par Ebed-Myriam, in-12 de 35 p., franco 1 f.

PETIT COURRIER

Q. — Je cherche un ouvrage pratique où je trouverais l'explication simple et bien compréhensible des cérémonies de la messe, la signification des mouvements et des allées et venues du prêtre pendant la messe, afin de pouvoir expliquer tout cela à mes paroissiens.

R. — Voyez 13 sermons sur la liturgie de la messe, dans notre *Prédication* de 1932 ; — abbé P. Maranget, *La Messe Romaine* (conférences données au cercle *Lumen*), in-16 de 90 p., 6 f., Paris, Peigues ; — M. Flad, *Initiation liturgique*, in-8 de 385 p., 15 f., Abbaye de St-André, par Lophem-lez-Bruges (Belgique).

D'allure plus savante : Dom Cabrol, *La Messe en Occident*, in-12 de 240 p., 12 f., Paris, Bloud et Gay; — Mgr Batiffol, *Leçons sur la messe*, in-12 de 330 p., Paris, Gabalda ; — A. Molien, *La prière de l'Eglise*, t. I, in-12 de 528 p., 16 f., Paris, Letouzey.

Q. — Quels ouvrages consulter pour traiter convenablement la question suivante : « Le Sauveur attendu et prophétisé depuis la chute jusqu'à l'Annonciation » ?

R. — Votre question présente deux aspects :

1° Le Sauveur *attendu*. — Pourquoi tant de siècles se sont-ils écoulés entre la chute et la rédemption ? — Dans une petite note à sa traduction de la *Somme théologique*, « le Verbe Incarné » (IIIa, q. I-VI), le P. Héris, O. P., écrit ceci ;

« Dans son *Commentaire sur le 3e livre des Sentences*, dist. I, q. I, a. 4, S. Thomas remarque que pour juger de l'époque à laquelle il convenait que l'Incarnation ait lieu, il faudrait connaître toute la succession et l'ordre des temps ; Dieu seul peut le faire et nous ne pouvons, faute de cette connaissance, en donner que des raisons approximatives » (p. 245). Ne vous étonnez donc pas de la pénurie relative d'idées et d'ouvrages sur ce point précis. Si vous avez à en parler devant votre auditoire de carême, exposez simplement la difficulté de la question, avec les raisons communément apportées pour justifier la convenance de l'Incarnation quant à l'époque où elle a été réalisée. Vous en trouverez un bon résumé dans le *Dict. de Théol. cath.*, art. *Incarnation*, t. VII, col. 1470-1471, ce paragraphe n'étant d'ailleurs que le commentaire de S. Thomas, IIIa, q. 1, a. 5. Mais vous lirez aussi, du P. Monsabré, Carême 1877, la 29e conférence. Vous n'oublierez pas de montrer, même pour les hommes qui ont vécu avant Jésus-Christ, la possibilité du salut par la foi aux mérites du Sauveur futur.

2° Le Sauveur *prophétisé*. — Ici, vous n'avez que l'embarras du choix. Bossuet, dans son *Discours sur l'Hist. universelle*, vous fournira un excellent cadre, déjà bien rempli d'ailleurs, et dont vous pourrez vous-même doubler les richesses par l'étude des modernes travaux sur les prophéties messianiques, v. g., spécialement pour la prédication, *Les voix qui montent* (d'Adam à Salomon), du chan. Cordonnier, 12 f., Paris, Lethielleux (cf. *Ami* 1928, p. 637).

Q. — L'*Ami* serait-il assez aimable pour m'indiquer la bibliographie concernant la question suivante : *L'épiscopat monarchique (?) est-il d'origine apostolique ?*

R. — Voyez tout d'abord la thèse, classique aujourd'hui, de M. Michiels, *L'origine de l'épiscopat*, Louvain, 1900 ; et, si vous ne pouvez vous la procurer, lisez du même auteur l'article *Evêques* dans le *Dict. apol. de la foi cath.*, t. I, col. 1750 et suiv. Mais n'oubliez pas F. Prat, art. *Evêques* (origine de l'épiscopat) du *Dict. de Théol. cath.*, t. v, col. 1656 et suiv. ; et Mgr Batiffol, *La hiérarchie primitive*, dans *Etudes d'histoire et de théologie positive*, Paris, 1902.

Votre point d'interrogation montre que cette étude vous apprendra quelque chose d'utile et d'intéressant. La question de l'épiscopat unitaire ou monarchique est capitale dans les origines de l'Eglise. Il s'agit en effet de justifier, à l'encontre de certaines critiques protestantes, notre hiérarchie actuelle. La question précise est celle-ci : Les apôtres ont-ils institué l'épiscopat unitaire, ou bien l'épiscopat unitaire, tel que nous l'avons, n'est-il que postérieur à un épiscopat *plural*, lequel serait, lui, d'origine apostolique ?

La question est très bien posée.

Q. — Où l'*Ami* a-t-il donné une critique sommaire des théories de Couchoud sur l'historicité de Jésus ?

R. — Voyez en 1925, p. 753 ; cf. 1926, p. 563. — Notre excellent rédacteur d'Ecriture Sainte aurait quelque droit de récuser l'épithète « sommaire » par vous employée.

Saint J.-M. Vianney, Curé d'Ars, « *Patron de tous les curés de l'univers,* » par l'abbé G. Sepiéter. — Broch. gr. in-8 de 64 p., très illustrée, 4 f. — Etablissements Sepiéter, 7, rue Saint-Jacques, à Lille.

Cette brochure a pour but moins de raconter une vie dont les détails sont amplement connus, que d'en dégager des leçons : leçons tirées de la doctrine que le saint formulait en ses prônes, en ses catéchismes et au confessionnal ; leçons tirées de son exemple lui-même. En insistant avec complaisance sur la gloire posthume du Curé d'Ars, l'auteur montre quelle magnifique récompense Dieu réserve à l'humilité.

Félix Gaffiot, ancien professeur à la Sorbonne, doyen de la Faculté des lettres de Besançon. — **Pour faire la version latine.** — *2e édition revue.* In-8 de 224 p., 14 f. — Croville, 20, rue de la Sorbonne, Paris 5e.

La version latine est l'exercice par excellence pour l'intelligence. Sans parler des heureux résultats que donne le commerce de la pensée antique, au premier rang desquels il faut placer la formation humaine de l'esprit, traduire du latin en français est le travail le plus propre à assouplir et façonner le cerveau. Le raisonnement est l'âme de la version : raisonnement dans le mot-à-mot qui élimine et choisit pour arriver au sens exact, raisonnement dans la traduction qui élimine et choisit pour arriver à l'expression juste.

Mais le raisonnement à lui seul ne suffit pas. Il suppose certaines connaissances fondamentales : les formes d'abord, déclinaisons de tout genre, et conjugaisons, puis des notions, des lois, des tours, des constructions dont l'ensemble constitue la latinité.

Ce sont ces connaissances fondamentales que M. Gaffiot s'efforce de rappeler dans la première partie de ce livre. Elles sont assez nombreuses et diverses, et groupées en six chapitres : déclinaisons, conjugaisons, matériel usuel de la phrase (prépositions, adverbes, conjonctions, subordonnants divers) ; possibilités par homonymie, notions à évoquer groupées autour d'une forme grammaticale, notions à évoquer groupées autour d'un mot usuel et « mots avertisseurs. »

Pas de meilleur moyen pour un grand élève (voire pour un étudiant de licence) de repasser sa grammaire latine et de combler les lacunes de la première formation.

La seconde partie intitulée : « Ce qu'il faut comprendre, » est la mise en œuvre des notions acquises dans la première, ou plus exactement une méthode de traduction raisonnée. Vingt cinq phrases isolées et une quinzaine de textes suivis, distribués par ordre de difficultés, fournissent les applications voulues. L'emploi de caractères typographiques variés facilite la lecture de ces pages un peu massives.

Ce volume s'apparente à bien des égards à *La Traduction du latin* de J. Marouzeau (cf. *Ami* 1934, p. 361). Mais plus complet, il a sur lui l'avantage de joindre l'application à la théorie et constitue en la matière le plus sérieux instrument de travail que nous connaissions.

Edmond Joly. — **Le Cantique du Vitrail.** — In 8 de 212 p., 12 f. — Paris, Desclée, de Brouwer et Cie.

L'ouvrage renferme cinq études, dont la première seule répond au titre de la couverture.

Le *cantique du vitrail*, c'est, dans la cathédrale de Chartres, le chant des vitraux « qui appellent l'azur du ciel et le sang du soleil au plus haut des saintes murailles. » C'est le poème du dogme catholique, depuis la Trinité et l'Incarnation jusqu'aux destinées de l'homme après cette vie, tracé sur les vitraux du chœur et de la nef — Après le dogme, voici le chant de la vie : les *Abbayes norbertines de Belgique*, qui couvrent de leur blanc manteau le pays que *Christine l'Admirable, la « Sainte volante, »* fit fleurir, au XIIIe siècle, d'un des plus riches printemps d'âme que la terre ait portes. Les pages consacrées à *Albert Dürer, un moderne d'autrefois*, nous conduisent sur un sommet où l'art étale sous nos yeux le prodigieux trésor de la vie et des destins, entre le ciel qui les auréole de plénitude heureuse et la catastrophe suprême qui les attend pour les accomplir. Enfin, le Faust de Gœthe (*le secret de Gœthe*) est une expérience unique dont le résultat domine l'âme comme un des plus essentiels témoignages arrachés par l'homme au monde où il se meut. Ce sera l'honneur d'Edmond Joly d'en avoir enfin dégagé la thèse fondamentale, le sens véritable, et de l'avoir dressé, tel un arc de triomphe, à l'horizon de toutes les avenues de l'esprit : Dieu est amour. Sous le nom d'« éternel féminin » qui illumine son œuvre, la vie de Faust et le mystère universel, cet idéal de charité rédemptrice se place au sommet de la pensée de Gœthe ; mais c'est toujours, quelque nom qu'on lui

(Voir la suite p. 78).

BON - NATUREL - SAIN

BYRRH

PARFAIT TONIQUE

PRACA

POÊLE À CIRCULATION ET PULSION D'AIR CHAUD.

Spécialement étudié pour le chauffage rationnel et économique des Églises et de tous autres grands locaux.

souffle littéralement des calories

PLUSIEURS MILLIERS DE "PRACA" SONT EN SERVICE.
Catalogue et références franco sur demande et sans aucun engagement.

ÉTABLISSEMENTS G. POGGIO - NOVO.
3 BIS. BOULEVARD SALY
VALENCIENNES.

Remise spéciale à MM. les Ecclésiastiques se recommandant de l'*Ami du Clergé*
FACILITÉS DE PAIEMENT SUR DEMANDE.

VINS DE MESSE
CAVES DES PRÉMONTRÉS
Abbaye de St-Michel de Frigolet.
Adresse correspce : Mr Yvrard, 4, Quai Vauban, Sète (Hlt)

UN BON CONSEIL

Si vous recherchez une maison spécialisée dans la fabrication des fournitures pour appareils à imprimer soi-même à plat, ou rotatifs, ainsi que celles pour machines à écrire, adresssez-vous à la maison
FOURMENT (fondée en 1898),
8, rue Latérale Raymond-IV,
à TOULOUSE (Hte-Garonne).
Remise de 10 % aux abonnés de l'*Ami du Clergé*.

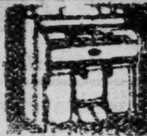
OFFICE GÉNÉRAL DU LIVRE
14 bis, rue de Bagneux, PARIS 6e.
Successeur de
L'Office Général de Commission
Just POISSON

fournit aux conditions les plus avantageuses TOUS les OUVRAGES français et étrangers ainsi que la MUSIQUE religieuse et profane

REMISES SPECIALES
aux Séminaires, Institutions, Missions, Congrégations, Bibliothèques paroissiales et scolaires.

Nous nous chargeons gratuitement des abonnements aux revues, publications et journaux français et étrangers ainsi que de l'exécution de toutes reliures, travaux de luxe, missels, paroissiens, etc., et reliures courantes.
Nous fournissons aussi tous articles concernant le Clergé et le Culte : objets de piété, ornements d'église, statues et tous articles nécessaires aux Missions, Congrégations, etc.

Renseignements sur demande
Compte postal Paris 195.93.



E. A. ROETHINGER
ORGUES-HARMONIUMS
STRASBOURG

Poudre du Docteur SOULIGOUX
(POUDRE LAXATIVE DE VICHY)
Agréable - Facile à prendre - d'efficacité constante
DANS TOUTES LES PHARMACIES

VITRAUX D'ART
Charles CHAMPIGNEULLE
96, rue N.-D.-des-Champs, PARIS (VIe).
Voir *Ami du Clergé*, n° du 21 février, page 71.

Si vous désirez équiper vos cloches électriquement, une adresse :

SONNERIES ELECTRIQUES DE CLOCHES
BACH - ING. CONSTR. - METZ
265 églises sont déjà équipées.
Représentants dans les principales régions.

FABRIQUE DE MOBILIER D'EGLISE

Maison spécialisée fondée en 1878 — Catalogue franco

C. LENCLOS, sculpteur, lauréat des Beaux-Arts, BEUVRY (P.-de-C.).

Prix défiant toute concurrence.

UN NOUVEAU LIVRE DU

Père **CHARLES, S. J.**

auteur de « *La Prière de toutes les heures* ».

LA PRIÈRE MISSIONNAIRE

In-12 — 176 p. **10 fr.**

Méditations nouvelles, prières sans artifice, qui feront aimer l'œuvre divine dans le monde.

Maison CASTERMAN, 66, rue Bonaparte, PARIS (6e).

C. C. P. Paris 676.68.

VINS DE MESSE

La première œuvre fondée à GAILLAC en 1907, par M. Elie Bertrand, avec l'autorisation de Monseigneur l'Archevêque d'Albi.

Contrôlée par M. le Chanoine Goffre, archiprêtre de Gaillac, et M. le Chanoine Prat, directeur de l'Ecole de Sarlat (Dordogne).

Vins strictement conformes aux règles canoniques, avec certificat de pureté.

S'adresser à MM. Elie et Pierre BERTRAND, père et fils, prop.-viticulteurs, 10, r. Ancien-Collège, Gaillac (Tarn).

LES HARMONIUMS RICHARD

sont vendus en confiance et à crédit par la

PROCURE BRETONNE --- ST-BRIEUC

INSTRUMENTS D'OCCASION à PRIX RÉDUITS

Envoi des Catalogues contre 1 fr. en timbres.

Supprimez l'intermédiaire et vous aurez la vie moins chère

CAFÉ

TORRÉFIÉ *Extra supérieur*

Le postal 10 kilogs franco votre gare.... Fr. **157 fr. 50**

HENRI VINCENT, Importateur-Brûleur à SALON-DE-PROVENCE (B.-du-Rhône).

Chèques Postaux c. c. N° 6109 Marseille — Maison spécialement recommandée.

Pour vos Eglises
vos Ecoles
vos Orphelinats

Cures—Patronages—Salles de fêtes

Employez le Super Comburant Economiseur

Produit français **KRATER** Nombreuses références

Economise 25 à 40 % sur tous les combustibles

Renseignements et vente aux Agences Générales « LE KRATER », 10, r. de Rochechouart, PARIS (9e), et à LYON, 68, Avenue de Saxe.

CHAISES et PRIE-DIEU en tous genres.

Grande fabrique vendant directement au Clergé et aux œuvres paroissiales, envoie tarif illustré avec prix franco.

Ecrire : Emile CAPDEVIELLE, à Hagetmau (Landes).

CINÉMA

Fournitures générales E. STENGEL

Appareils — Tickets — Lampes — Charbons

Projection-fixe. Clichés 8½×10

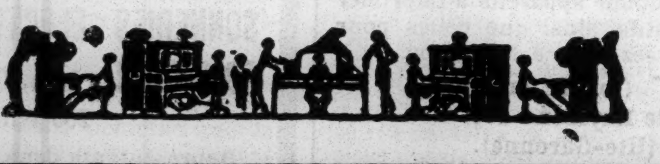
11, rue du faubourg Saint-Martin. PARIS.

HARMONIUMS ET PIANOS LABROUSSE

33, rue de Rivoli — 41 bis, Bd des Batignolles, PARIS.

NEUF ET OCCASION EN TOUTES MARQUES

T. S. F.
PHONOS
DISQUES
LUTHERIE
MUSIQUE



ACHAT
ÉCHANGE
RÉPARATION
LOCATION
— CRÉDIT —

Ami du Clergé du 21-28 février 1935

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Retraite pascale. — VIII. Les motifs de la pénitence, 113.
Carême sur le IV° commandement de Dieu. — IX. *Pour la fête de S. Joseph :* La Sainte Famille, modèle de la famille chrétienne, 116. — X. La vigilance, 122.
Pour la fête de S. Joseph. — Le modèle des travailleurs, 126.

RETRAITE PASCALE

VIII

LES MOTIFS DE LA PÉNITENCE

Mes frères,

Nous avons essayé de pénétrer la nature de la véritable pénitence chrétienne. Pour y arriver, nous avons décomposé celle-ci en ses principaux éléments et nous avons dit qu'elle devait consister : 1° dans un désaveu de nos fautes, humiliant notre orgueil par cette confession très douloureuse : « J'ai eu tort et je me suis trompé » ; 2° dans une véritable tristesse de l'âme, reconnaissant qu'elle s'est égarée et qu'en allant loin de Dieu elle allait, par le fait même, loin du bonheur éternel ; 3° enfin par des résolutions efficaces, nous arrêtant net dans la voie du péché et nous inspirant même l'énergie suffisante pour rétrograder et réparer, par l'expiation, tout ce que nous avons commis de mal jusqu'ici.

Et, m. f., je vous ai certainement attristés, en vous annonçant un programme aussi sévère que celui-là, et peut-être intérieurement vous êtes-vous dit à vous-mêmes : « Cette prédication est dure, comment l'entendre ? Mais surtout, comment la mettre en pratique, par quelle méditation concevoir le désir d'une pénitence rigoureuse, comme celle qu'on nous a prêchée ? »

C'est à cette interrogation de vos consciences que je veux répondre aujourd'hui, en vous montrant les conditions ou, si vous aimez mieux, les motifs d'une généreuse pénitence.

I. — *Le souverain domaine de Dieu sur nous*

Pour concevoir, m. f., le désir et la volonté d'une pénitence généreuse, il faut, en tout premier lieu, croire au souverain domaine de Dieu sur nous, nous pénétrer de cette vérité surnaturelle : que nous lui appartenons et qu'il n'y a pas une minute de nos journées, ni le plus indifférent de nos actes, dont nous ne lui devions un compte exact et rigoureux.

C'est même là, quand on y réfléchit, la première laideur du péché. Le péché ne doit pas nous apparaître seulement comme une tristesse parce qu'il nous humilie, parce qu'il nous peine, parce qu'il attirera sur nous les châtiments de Dieu ; il doit nous apparaître dans sa laideur essentielle, parce qu'il est une révolte, une insoumission, un désordre.

Or, ce souverain domaine de Dieu sur nous, je vous demande si nous y croyons véritablement, et je pense qu'un peu de sincérité vous suffira pour me repondre : « Nous n'en sommes pas, en pratique, convaincus comme il le faudrait. »

Nous croyons bien, théoriquement, au domaine de Dieu. Je veux dire, nous croyons bien que Dieu existe, qu'il est le souverain de tous les êtres qu'il gouverne par sa Providence, et qu'en somme il aura, par son éternelle justice, le dernier mot sur nous. Mais croyons-nous qu'il a un droit strict à notre service quotidien ? Croyons-nous que nous ne sommes en ce monde que pour lui plaire, exécuter sa volonté et faire passer dans nos âmes toutes ses lois ? Je n'hésiterai pas à répondre : « Non. » A cause de notre orgueil, de notre inattention et de nos légèretés, nous nous surprenons perpétuellement à nous imaginer que la vie nous appartient, que nous n'avons à en rendre compte à personne, qu'il nous est loisible d'en faire tel usage qui nous plaira, que c'est notre propriété, et qu'il faut définir cette propriété de la vie, comme le fait le Code de toute propriété : le droit d'user et d'abuser.

Nous convenons bien que, si nous abusons de la vie, nous en serons probablement punis, même en ce monde ; à nos heures de réflexion, nous convenons bien qu'en abuser est une folie. Mais convenons-nous qu'en abuser soit une infidélité et un vol ? Jamais, ou à peu près jamais !

Et cependant, m. f., j'en appelle à votre expérience propre. Si les personnes qui sont à notre service prenaient, dans leurs journées, beaucoup de temps pour leurs affaires particulières et ne consentaient à se dévouer pour nous qu'aux heures laissées libres par leur caprice ou leur humeur, comment les traiterions-nous ?

Nous leur dirions tout simplement, n'est-ce pas : « Ecoutez, je crois que nous ne nous sommes pas compris ; je vous avais pris à mon service, je crois que vous avez entendu que j'entrais au vôtre ; eh bien ! puisqu'il en est ainsi, quittons-nous, si vous le voulez bien, et que ce soit tout de suite ou dans huit jours, le plus tôt sera le mieux. » Ce serait naturel et légitime. Nous les avons prises à notre service, c'est à notre service qu'elles se doivent dépenser, dans la mesure, d'ailleurs, et dans la modération qui conviennent à des maîtres pénétrés de l'Evangile, du respect et de la charité fraternels.

Nous, nous sommes au service de Dieu, ni plus ni moins. Quand l'Eglise veut glorifier les âmes aux vertus héroïques, quand elle veut mettre sur une vie l'épithète la plus louangeuse qui soit dans aucune bouche, elle résume cette vie et elle appelle cette âme : la vie et l'âme d'un serviteur ou

d'une servante de Dieu. Voilà ce que nous devrions être, par conséquent.

Et si nous étions convaincus de cette vérité, la laideur du péché, le vol, l'infidélité, l'injustice commise par nous, quand nous nous y laissons entraîner, seraient un premier motif de nous en repentir et d'en demander pardon. C'est le cri de l'enfant prodigue dans l'Evangile : « Mon père, j'ai péché contre le ciel, c'est-à-dire contre les droits éternels de la justice, et j'ai péché contre vous, je ne suis plus digne d'être appelé votre fils ; je ne suis même plus digne d'être appelé votre serviteur ; votre droit strict serait de me chasser de votre maison. Mon Dieu, maintenant que je crois davantage à votre domaine souverain, voulez-vous m'accepter encore ? Voulez-vous contracter un nouveau bail avec moi ? Voulez-vous m'accorder, je ne dirai pas huit jours, mais quelques semaines ou quelques mois d'efforts et de bonne volonté ? J'espère que je saurai vous prouver par ma sagesse, maintenant, que je suis digne de rester chez vous et que vous pourrez, plus tard, m'ouvrir les portes de votre paradis. »

II. — *L'amour de Dieu pour nous*

Ainsi, pour se repentir et entrer dans les voies de la pénitence, il faut croire d'abord au souverain domaine de Dieu, violé par le péché. Il faut croire, en second lieu et surtout, à l'amour de Dieu.

S. Jean nous dit : « Nous avons cru à l'amour ! » C'est la grande nouveauté du christianisme, c'est la grande merveille caractéristique de notre vie. Le Maître que nous servons, c'est un Père qui nous aime !

Oh ! oui, m. f., un Père qui nous aime, je veux dire d'abord, un Père qui nous a infiniment aimés jusqu'ici. M'arrêterai-je à vous le prouver ? Tenterai-je de faire, avec vous, l'énumération des libéralités et des tendresses divines ? Depuis le berceau de l'humanité jusqu'ici, depuis notre propre berceau jusqu'à la minute présente, Dieu nous a aimés à ce point que, dans sa sagesse infinie, lui-même avoue qu'il ne peut plus rien trouver pour nous prouver davantage sa tendresse.

Avez-vous lu, dans Isaïe, l'interrogation touchante qu'il se pose : « Qu'ai-je pu faire, qu'aurais-je pu faire que je n'aie point fait jusqu'ici ? »

Et qu'aurait il pu faire de plus, en effet, pour chacun de nous ? Aurait-il pu vous donner un meilleur berceau, une famille plus chrétienne, une mère plus tendre, des exemples plus encourageants ? Aurait-il pu vous donner, à mesure que vous avanciez dans la vie, des leçons plus directes, un enseignement chrétien plus profond, des facilités de toutes sortes plus grandes, pour que votre conscience s'éclaire, que votre esprit s'illumine, que votre foi se confirme et rayonne ?

Ah ! il y a des auditoires auxquels je n'oserais pas prêcher ce que je vais prêcher maintenant. Il y a des âmes que Dieu n'a pas si visiblement aimées. Mais vous, vous que je prends en général, bien entendu, mais vous, nés en France, de familles chrétiennes, après vingt siècles d'histoire religieuse ; vous qui avez, pour ainsi dire, été portés, bercés sur les genoux du bon Dieu, n'ai-je pas le droit de vous adresser l'interrogation d'Isaïe ?

Le bon Dieu ne vous a pas donné seulement les bénédictions surnaturelles, mais les bénédictions aussi de la terre, et vraiment de lui vous avez tout reçu ! Alors, vous ayant favorisés de la sorte, vous ayant témoigné cet amour, Dieu a fait pour vous comme, dit le prophète, il fait pour sa vigne. Il a attendu que vous donniez du raisin, c'est-à-dire que vous donniez des vertus, il a attendu que votre vie corresponde à sa grâce et que votre générosité soit le garant de ses libéralités.

Qu'ont-elles donné, hélas ? Je suis bien obligé de le dire avec le prophète : au lieu d'un vin généreux, d'une vie vraiment chrétienne, elles ont donné le vin mêlé et la liqueur médiocre des toutes petites qualités et des vies inférieures ! Est-ce vrai, m. f. ?

Si bien que, devant vous, j'écoute encore la Bible et j'entends Dieu prendre à son compte les gémissements du roi David et nous répéter intérieurement : « Si c'étaient des ennemis qui fussent entrés en lutte contre moi, je l'aurais supporté ! Si c'étaient des ennemis ou, tout au moins, des âmes moins privilégiées, j'aurais senti une blessure moins amère ! Mais vous, qui étiez mes amis, vous qui preniez avec moi la douce nourriture de l'autel et des vertus chrétiennes ; vous, que je n'appelais plus mes serviteurs, mais bien mes amis, c'est vous qui vous êtes retournés contre moi et qui, non contents de ne pas servir votre maître, n'avez pas seulement voulu reconnaître votre Dieu ! »

Dieu nous a aimés et nous aime encore malgré nos péchés. Ah ! si nos péchés, du moins, le détachaient de nous, si, devant notre ingratitude, Dieu se lassait ; eh bien ! nous serions également coupables. Mais lui, du moins, ne souffrirait pas, si j'ose ainsi parler.

Vous le savez sans doute, m. f., quand on aime de toutes ses forces et, qu'au lieu de rencontrer une affection qui réponde à cet amour, c'est l'ingratitude, ou la froideur, ou l'injustice qu'on récolte, si l'on ne veut pas souffrir, il faut tâcher de se guérir d'aimer ; si l'on ne veut pas connaître un infernal tourment, il faut tâcher d'aboutir à l'indifférence. Ceux qui arrivent alors à l'indifférence sont presque heureux. Ils peuvent arracher la page et dire : « Dans le livre de ma vie, j'ai lu des lignes très douces ; elles sont effacées maintenant, je n'y pense plus. »

Mais ceux qui aiment et qui ne peuvent pas se guérir, qui ne peuvent pas arriver à l'indifférence, pour ceux-là, devinez-vous le martyre quotidien de leur tendresse quotidiennement outragée ?

Dieu, m. f., est un cœur qui ne peut pas se guérir d'aimer, et le pécheur a beau faire, l'offenser,

l'injurier, tourner en dérision ses dévouements et ses tendresses, Dieu continue à le poursuivre, Dieu continue à le chérir, et son cœur se déchire devant ce fils ingrat qui ne veut pas se rendre à son amour.

III. — *La miséricorde de Dieu pour nous*

Pour entrer dans les voies de la pénitence, ce n'est pas assez de croire au souverain domaine de Dieu sur nous, ce n'est pas assez de croire à son amour persévérant, que nos outrages mêmes ne lasseront jamais, jamais, jusqu'à la mort; après la mort, l'amour outragé se venge. Il faut croire encore, pour faire une pénitence véritable, à la miséricorde de Dieu.

Car, m. f., que Dieu aime, que Dieu aime persévéramment, c'est assez pour que nous concevions le désir de revenir à lui. Mais l'objection se dresse, l'objection qui arrêta un moment l'enfant prodigue désireux de rejoindre la maison paternelle : « Est-ce que mon père voudra me recevoir, puisque je ne suis plus digne de paraître devant lui ? Est-ce que je ne vais pas, par mon repentir, au devant du châtiment ? »

Il faut croire à la miséricorde de Dieu; Dieu n'est pas inexorable, et c'est un cri maudit que celui de Caïn : « Mon crime est trop grand pour que j'en obtienne miséricorde. »

Je le prêche dans une retraite parce que, peut-être, dans cet auditoire, il y a une âme ou deux, traînant derrière elles un passé trop lourd, sollicitées peut-être par des grâces de conversion, mais qui s'arrêtent, qui hésitent parce qu'elles sont trop chargées de fautes et qu'elles ont peur d'avoir épuisé les miséricordes de Dieu et la richesse de ses pardons.

N'y en aurait-il qu'une ou deux, c'est à celles-là que je veux crier ce soir : « Non, n'ayez pas peur et ne doutez pas! Non, pour entrer dans les voies de la pénitence, convainquez-vous que les miséricordes de Dieu sont infinies, puisque vous vivez encore, puisque la mort n'est pas intervenue, puisque Dieu n'a pas fermé sur votre passé coupable la grande porte du tombeau et des séparations définitives. Ames, si chargées de fautes que vous soyez, la miséricorde de Dieu est infinie comme l'océan. Venez à elle avec confiance et que cette certitude d'être pardonnées vous soit justement un motif d'entrer dans le repentir et de venir à de meilleures résolutions! »

Est-ce que Dieu, même, est sévère? Est-ce que sa miséricorde est chose difficile à obtenir? Non, Dieu n'est pas sévère et sa miséricorde est facile! Ceci encore, en une retraite, je le veux prêcher.

Dieu n'est pas sévère et sa miséricorde est facile. Non seulement il ne faut pas douter de son pardon, mais il ne faut même pas douter de son accueil. Non seulement, si nous sommes sincères, Dieu nous renverra pardonnés, mais il ne permettra pas que nous soyons, en sa présence, embarrassés un seul instant. Chaque page de l'Evangile témoigne de cette miséricorde facile et de cet accueil bienveillant. Les avez-vous si peu lues qu'elles ne vous reviennent en mémoire ?

Quand donc, m. f., une seule fois avez-vous trouvé Jésus, dans l'Evangile, je ne dirai pas impitoyable, mais seulement sévère pour le pécheur et difficile pour le pardon ? Quand donc, ne fût-ce qu'une fois ?

Pas une fois! Mais au contraire, en toute rencontre, vous l'avez vu aller lui-même au-devant de l'âme qui voulait confesser sa faute. Vous l'avez deviné regardant Madeleine et l'encourageant des yeux, quand elle venait verser à ses pieds adorables ses larmes de repentir. Vous l'avez vu, ne regardant pas même la femme adultère, pour ne pas lui donner trop de confusion, puisqu'il la trouvait déjà trop punie par la sévérité hypocrite des prêtres et des anciens. Vous l'avez vu, le Maître, devant cette femme, se pencher, dans la pitié qu'il prenait de son trouble, pour qu'elle puisse rougir sans être vue. Vous l'avez vu se pencher, écrivant sur le sable des signes mystérieux; et puis, seulement après que tous les accusateurs furent partis, après que la pécheresse eut commencé déjà son relèvement, vous avez vu Jésus enfin lever la tête et, simplement, sans rappeler quoi que ce soit, dire à la pauvre femme : « Femme, personne ne t'a condamnée? » Joyeux presque autant qu'elle, souriant plus qu'elle, comme si c'était sa propre justification, ce silence des accusateurs : « Femme, personne ne t'a condamnée, dit-il, tu vois bien que tout n'est pas perdu. Femme, personne ne t'a condamnée, n'est-ce pas ?

— Non, Maître!

— Eh bien, moi non plus, je ne te condamnerai pas. Femme, rentre dans la vie et rentre dans l'honneur. Femme, éloigne-toi pardonnée et repentante. Femme, marche maintenant sans plus tomber. »

* *

Voilà le Christ, facile et doux dans sa miséricorde et ses pardons et, laissez-moi vous le dire, m. f., voilà aussi les vrais ministres du Christ, miséricordieux et bienveillants. Je ne dis pas faibles, vous le comprenez, car ils manqueraient à leur devoir en se montrant faciles jusqu'à la faiblesse, mais ils y manqueraient encore plus s'ils se montraient sévères jusqu'à la dureté. Ils sont, au tribunal de la miséricorde, les représentants de Jésus miséricordieux, et j'ai appris de S. Antonin que s'il est difficile d'allier les deux vertus de force et de douceur, s'il faut pécher par un excès quelconque au confessionnal, c'est par excès de douceur que nous devons pécher, parce que l'excès de douceur, c'est l'excès de miséricorde, c'est l'excès même qui est dans le cœur de Dieu, c'est l'essence même de la confession.

Ainsi donc, m. f., si ce que je vous prêchais dans mon dernier entretien a pu vous paraître dur, j'espère que ce que je viens de dire vous a paru consolant. Il faut faire pénitence et la nature pro-

teste, oui, mais il faut faire pénitence parce que c'est l'honneur; il faut faire pénitence parce qu'il faut réparer l'injustice commise envers notre Maître, parce qu'il faut surtout essayer de lui faire oublier les amertumes dont nous avons abreuvé son cœur paternel; et, s'il fallait un dernier mot, il faut faire pénitence encore parce que nous sommes sûrs d'être pardonnés par Dieu infiniment miséricordieux, par le Père céleste toujours prêt à ouvrir ses bras à ses enfants prodigues et repentants. Ainsi soit-il.

CARÊME SUR LE IVe COMMANDEMENT DE DIEU

IX

Pour la fête de S. Joseph

LA SAINTE FAMILLE, MODÈLE DE LA FAMILLE CHRÉTIENNE

Dieu l'a établi le maître de sa maison. (Ps. CIV, 20).

Mes frères,

Nous nous entretenons, pendant cette sainte quarantaine, des devoirs des parents et des enfants. Mais il me tardait de mettre devant vos yeux le spectacle d'une famille modèle où tous ces devoirs sont parfaitement observés. Voici que, justement, la fête de S. Joseph vient m'en procurer l'occasion et m'en fournir l'objet. Arrêtons-nous donc aujourd'hui devant la sainte maison de Nazareth, pour y recueillir les exemples qu'elle offre à notre admiration et contempler les vertus qu'elle nous invite à imiter.

Ceux qui ont fait le pèlerinage de Terre Sainte ont rencontré dans les villes et les bourgades des échoppes de charpentier, et voici la description qu'ils nous en font : « La pauvre masure s'ouvre d'un côté sur la rue, de l'autre elle s'enfonce en voûte dans le rocher. A l'intérieur, quelques outils grossiers appendus au mur ou soigneusement enfermés dans quelques coffres espacés çà et là, des bois de sycomore ou de cèdre à peu près équarris, quelques meubles grossièrement ébauchés annoncent la boutique d'un charpentier. Dans son enfoncement, l'atelier sert de cuisine et de chambre tout à la fois. Trois pierres rapprochées forment un foyer d'où la fumée s'échappe en glissant le long du rocher, au flanc de la montagne. Quelques armoires aménagées dans le mur renferment les nattes et les coussins que l'on étend à l'heure des repas et du sommeil [1]. »

Voilà, m. f., quelle était la demeure de la Sainte Famille, car en Orient les usages sont à peu près immuables et les choses n'ont pas sensiblement changé. Tout respirait donc la pauvreté dans la maison du charpentier Joseph. O petite maison de Nazareth, les hommes te regardaient avec indifférence, sinon avec dédain, comme une pauvre boutique d'artisan. Et pourtant tu étais plus belle aux yeux de Dieu que tous les palais d'Hérode et des proconsuls romains. C'est vers toi qu'il députa un ange de son paradis; c'est entre tes murs que s'accomplirent les plus grands mystères de notre salut. Qu'est-ce qui te rendait donc si chère au cœur de Dieu ? Qu'est-ce qui te rend si digne encore de notre vénération et de nos hommages ? Livre-nous ton secret. Ah ! je l'entrevois. C'est que tu étais le plus beau temple de Dieu en ce monde, la résidence du Verbe incarné, le domicile des deux créatures les plus parfaites, Marie et Joseph, le séjour par excellence du travail, de l'amour et de la prière. Puissent toutes nos maisons te ressembler !

I

C'est un fait humiliant, mais indéniable : nous apportons tous en naissant un funeste penchant à ce défaut qui se nomme la vile et déshonorante paresse. Ne rien faire nous paraît le comble du bonheur ; une voix perfide nous sollicite toujours de laisser de côté le devoir qui s'impose pour suivre nos caprices, nous avons horreur de la difficulté quelle qu'elle soit, où qu'elle se rencontre; tout ce qui demande un effort nous effraie et nous rebute, et que de fois nous écoutons les suggestions de notre nature molle et indolente qui nous incline à la nonchalance ! Indignes chrétiens que nous sommes, comme l'atelier de Nazareth confond notre paresse et notre lâcheté !

Regardez : tous les membres de la Sainte Famille ne sont-ils pas des laborieux ? Marie, toujours douce et silencieuse, vaque aux soins du ménage et, comme les femmes d'Israël, s'adonne à quelques ouvrages de tissage ou de couture. Dès le matin, Joseph se penche sur son établi et se met au travail, ou bien, les pieds nus dans ses sandales de cuir, la tunique légèrement relevée à l'aide d'une ceinture, le manteau rejeté sur les épaules, il va à travers les rues qui s'éveillent jusqu'aux maisons où quelque ouvrage lui a été confié. Près de Joseph se tient, dans toute la fraîcheur d'un printemps immaculé, un gracieux apprenti actif et docile. L'ouvrier parle avec douceur à l'enfant et, de sa main, lui indique sur le bois les lignes qu'auront à suivre la varlope et la scie. Cet apprenti, vous l'avez reconnu : c'est Jésus, c'est Celui qui, de ses mains divines, a créé l'univers. Il ne dédaigne pas de travailler comme un vulgaire artisan, et l'Evangile remarque qu'il profitait et devenait habile dans son métier.

Parents chrétiens, instruisez-vous à ce spectacle. Quelle erreur serait la vôtre si vous éleviez vos enfants dans la paresse, si, sous prétexte de les rendre heureux, vous cherchiez à leur épargner toute peine, tout effort ! Ce serait aller contre la volonté de Dieu qui a, dit l'Ecriture, créé l'homme pour travailler, comme l'oiseau pour voler, qui l'a, en le créant, placé dans un jardin de délices, afin qu'il le cultivât : *ut operaretur*. Entendez-

[1] Mgr Le Camus, *Notre voyage aux pays bibliques*.

vous ? Dès l'origine, l'homme est sacré roi du monde, mais il est bien entendu que l'homme ne sera pas un roi fainéant. Il doit travailler. Dieu l'a fait ouvrier : *ut operaretur*. Et puis, alors que le péché est entré dans le monde et qu'il faut une expiation au péché, c'est encore le travail qui fournira cette expiation, le travail intellectuel, car l'intelligence est une Eve qui enfante dans la douleur, et surtout le travail manuel, le travail de l'homme à qui directement il a été dit : « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front. »

Former vos enfants au travail, il le faut, Dieu le veut. Et ne voyez-vous pas aussi que c'est pour eux le salut et le bonheur ? C'est le travail, et le travail seul, qui les mettra à même de gagner leur vie, qui les rendra vertueux, moins amoureux de leurs aises, plus forts dans la lutte, plus résistants dans le péril, moins tremblants quand ils auront à souffrir. O travail, sainte loi du monde, couronne d'épines, mais auréole de gloire, je te salue au foyer de la famille où t'appartient la place d'honneur.

Avez-vous encore remarqué, m. f., que S. Joseph a exercé son métier dans le pays de ses pères, dans sa ville natale, et qu'il n'a point cherché ailleurs une situation moins obscure, puis qu'il a enseigné ce même métier à son fils, sans songer même à lui procurer un établissement qui le mît plus en vue ? Jamais ni l'un ni l'autre n'ont murmuré contre la vulgarité et la monotonie de leurs occupations. Tous deux, fils de race royale, ils auraient pu faire valoir en leur personne les droits de leurs aïeux : David, Salomon et la longue lignée des rois de Juda, et transformer leur pauvre maison en un palais superbe. Ils ont été et ils sont restés de simples ouvriers. Joseph est un pauvre artisan ; Marie, son épouse, une pauvre ouvrière qui gagne sa vie en filant. Jésus grandit dans la maison, dans la boutique — le mot est de Bossuet — d'un charpentier, son palais est pendant trente ans un atelier. Il est charpentier lui-même, sans qu'on parle d'aucun autre emploi, d'aucune autre action pour lui, et l'on montrait encore, au second siècle de notre ère, des charrues que ses mains divines avaient fabriquées. Sur trente-trois années qu'il a vécu, il n'en a donné que trois à son ministère public, à la prédication de l'Evangile, il en a passé trente dans les exercices d'une vie laborieuse et humiliée, sous la direction de son père nourricier d'abord, puis, après la mort de celui-ci, il « tenait lui-même la boutique, soutenant par son travail une mère veuve, et entretenant le petit commerce d'un métier qui les faisait subsister tous deux. »

« Regarde, ô chrétien, vous dirai-je encore avec Bossuet, et toi, orgueil humain, viens crever à ce spectacle. En ce temps-là, il se prononçait à Rome de magnifiques discours, il se passait dans le monde des actions d'éclat dont l'histoire devait retentir à jamais. Jésus, comme Joseph, n'y ont aucune part. Ce n'est point un docte pinceau qu'ils manient, ce n'est pas une docte plume qu'ils exercent par de beaux écrits[1]. » Non, ils taillent et ajustent péniblement du bois, ils rabotent et scient des planches grossières, ils gagnent leur pain à la sueur de leur front, et cela sans murmurer contre leur sort, sans qu'on dise jamais qu'ils l'aient pris en dégoût.

Quelle leçon pour vous, parents qui m'écoutez ! Laissez-moi appeler votre sollicitude inquiète sur une tendance de l'éducation familiale qui s'accentue de plus en plus et qui est vraiment regrettable à tous points de vue. C'est ce besoin qu'éprouvent certains parents, dans leurs rêves ambitieux, de faire monter leurs enfants à une condition supérieure à la leur. Sous leur inspiration, l'enfant prend en dégoût la profession paternelle. Le fils n'a plus que du mépris et de l'aversion pour l'outil de l'artisan ou la charrue du laboureur ; la fille rougit de l'humble aiguille de l'ouvrière et renonce avec dédain à la tenue modeste d'un ménage. Tout cela, à leurs yeux, est démodé, vieilli, suranné. On a maintenant des visées plus hautes. L'engouement, la monomanie des brevets et des diplômes est à l'ordre du jour et poussé jusqu'à ses dernières limites. C'est une épidémie véritable, et l'on prétend qu'il y a sur le pavé de Paris des foules de bacheliers et d'institutrices brevetées qui, dans cet encombrement et cette pléthore des carrières, ne savent pas, le matin, en se levant, où ils trouveront le morceau de pain destiné à assouvir leur faim de la journée.

Les campagnes se trouvent ainsi désertées. L'agriculture n'a plus de bras. Le fléau de l'émigration sévit avec une intensité croissante. Les villes exercent une fascination irrésistible. On y est attiré par l'appât d'un gain plus rémunérateur, d'un plaisir enivrant, et l'on y trouve presque toujours la misère du corps et la perte de l'âme.

La langue française a un mot expressif qui peint avec exactitude cette catégorie d'enfants et de jeunes gens qui aspirent à monter plus haut dans l'échelle sociale, qui errent de tout côté en quête d'une situation plus élevée et qui ont tant de peine à trouver, quelque part, droit de cité et à asseoir définitivement leur vie agitée. Elle les appelle des déclassés. Ils sont sortis, en effet, de leur condition et de leur classe, comme un astre qui est sorti de son orbite. Et ils échouent dans leur tentative d'ascension à une classe supérieure. Ils n'appartiennent ainsi à personne, ou plutôt ils sont au premier occupant, clientèle toute prête des maisons pénitentiaires, recrue vivante de l'armée du vice, de la débauche et souvent de l'anarchie.

Parents chrétiens, gardez-vous de concevoir pour vos fils et pour vos filles de ces espérances vaines, de ces ambitions insensées qui, sauf de rares exceptions, ne vous apporteront, à vous comme à eux, que de cruelles désillusions. Si vous êtes agriculteurs, si vous cultivez le domaine que cultivaient avant vous vos ancêtres, oh ! gardez, avec une affection jalouse, vos enfants auprès de vous,

[1] Bossuet, *Elévations sur les Mystères*, Xe entretien, passim.

sous le toit familial, afin qu'ils creusent à leur tour ces sillons arrosés de vos sueurs et continuent après vous la même exploitation agricole. La terre est, par excellence, une mère nourricière. L'amour de la glèbe et du sol natal est un amour sauveur. C'est dans cet air libre et ces vastes espaces, devant ces horizons aux perspectives infinies, sous la voûte bleue du firmament, que l'homme se sent plus naturellement religieux, qu'il élève avec plus d'élan son âme vers le ciel et éprouve aussi davantage la joie de vivre. Et la parole poétique qui, tombée de la plume de Virgile il y a deux mille ans, convenait déjà aux laboureurs de son temps, est toujours demeurée actuelle et parfaitement vraie : « O heureux habitants de la campagne, si seulement ils comprenaient leur bonheur ! »

Si, au contraire, comme S. Joseph et comme Jésus lui-même, au lieu de la bêche de l'agriculteur, la destinée, ou plutôt la Providence, a placé entre vos mains l'outil de l'artisan et que vous puissiez apprendre à vos enfants, sans qu'ils soient obligés de déserter le foyer, la profession qu'ouvriers expérimentés vous exercez vous-mêmes, je bénis votre résolution pleine de sagesse, car c'est dans cette maison, doux nid de leur enfance, sous l'égide de votre autorité paternelle, à l'ombre de la tendresse de leur mère, dans cette atmosphère sereine, abritée contre tous les souffles délétères du dehors, que vos fils et vos filles trouveront le bonheur le plus solide, le plus durable et le plus vrai. Et vous, enfants, ne vous laissez pas séduire par le mirage trompeur de la grande ville. N'abandonnez point le séjour bienfaisant de la campagne. Aimez de toute l'énergie de votre âme le village où vous avez reçu le jour, les sillons du champ paternel, le clocher de votre église paroissiale, le cimetière où vos aïeux dorment à l'ombre de la croix, et où votre place, à vous aussi, est marquée, à côté de la dépouille mortelle de ceux qui vous furent chers et qui vous ont devancés dans la tombe.

II

La désertion du pays natal et la désorganisation de la famille ne seraient pas à craindre si l'amour régnait au foyer domestique, si le père aimait chrétiennement ses enfants et savait leur inspirer une affection réciproque assez forte pour les retenir sous le toit familial. Ici encore nous avons besoin d'un idéal, d'un modèle, et c'est la Sainte Famille qui va nous l'offrir. Oh ! comme on s'aimait dans la petite maison de Nazar th ! C'était la charité, l'union la plus parfaite entre Jésus, Marie et Joseph. Ce qui est dit des premiers chrétiens, qu'ils ne formaient tous ensemble qu'un cœur et qu'une âme, pourrait se dire, et à plus juste titre, de cette Trinité de la terre.

Faut-il parler des relations de S. Joseph avec la Sainte Vierge ? Il était bien mieux que son gardien, que son ange protecteur, il était son véritable et virginal époux. Contractée par l'ordre de Dieu, leur union était la plus parfaite et la plus sainte de toutes. C'étaient deux âmes éminemment saintes qui s'étaient donné l'une à l'autre leur pureté et leur innocence. Jamais on ne vit union aussi bien assortie, jamais tant de sainteté de part et d'autre ; jamais tant de respect, d'affection pure, de dévouement mutuel. Aussi, entre ces deux époux si bien faits pour se comprendre, impossible de découvrir ni dissentiment, ni froissement, ni froideur, ni susceptibilité, ni querelle, ni plaintes, ni murmures. La charité qui remplit leurs cœurs passe dans toutes leurs paroles, règle leurs rapports, règne dans tous leurs procédés, inspire toutes leurs actions et fait ainsi de la maison de Nazareth un ciel anticipé, un vrai paradis sur terre.

Unis entre eux par l'amour le plus pur et en même temps le plus tendre, Marie et Joseph aimaient l'Enfant-Dieu que le ciel leur avait confié, avec plus d'affection que les pères et les mères les plus sensibles et les plus dévoués n'en auront jamais pour leurs enfants. Plus d'une fois, sans doute, vous avez admiré des images et des tableaux qui représentaient le pauvre atelier de Nazareth. La quenouille en main, la Vierge file dans l'embrasure de la croisée. Joseph est à son établi. L'enfant s'amuse avec quelques copeaux ou suit attentivement les explications de son père nourricier. Comme ils ont l'air heureux tous les trois ! Oui, c'était avec un indicible bonheur que ces pieux parents voyaient leur cher enfant grandir au milieu d'eux et manifester peu à peu les trésors de science et de sagesse qui étaient en lui. Quel ravissement c'était pour eux d'entendre ses réflexions si judicieuses, ses paroles toutes pénétrées d'amour de Dieu et de zèle pour le salut des âmes, ses projets d'apostolat et de saints labeurs ! Quelles ineffables délices Marie et Joseph devaient goûter dans ces entretiens intimes !

Parfois, sans doute, le travail était bien dur et fatigant. Le pauvre ouvrier n'en pouvait plus, la sueur ruisselait de son front à grosses gouttes, les bras lui tombaient de lassitude. Mais bientôt un regard, une parole, un sourire, une caresse de son cher enfant lui rendaient le courage. Il le prenait sur ses genoux, le pressait contre son cœur, le couvrait de ses baisers et se relevait tout réconforté. Alors il chantait son bonheur, les paroles des Saintes Ecritures lui revenaient à la mémoire, c'étaient surtout les effusions de l'épouse des saints cantiques, les élans d'amour de David qui venaient se placer sur ses lèvres ; il disait : « J'ai trouvé celui que j'aime, je ne le laisserai point s'éloigner, mon bien-aimé est à moi et je suis à lui... O Seigneur. que j'aime vos tabernacles ! Bienheureux ceux qui habitent votre maison ! Ils vous loueront de siècle en siècle ! Aussi j'ai choisi pour partage de vivre ignoré, inconnu, mon Dieu, plutôt que d'habiter sous la tente des méchants ! » Puis il se remettait à l'ouvrage avec un courage renouvelé, et chez lui, il n'y avait pas un coup de marteau, pas un mouvement de la scie ou du rabot qui ne fût animé de l'amour le plus pur.

N'allez pas croire cependant que la vie de S. Joseph n'ait été qu'une longue et charmante idylle. « Quand Jésus vient quelque part, a dit Bossuet, il y entre toujours avec sa croix et ses épines. » Joseph et Marie étaient relativement heureux avant l'apparition du divin Enfant. A peine est il descendu sur la terre, avant même sa naissance, voilà qu'il les éprouve sans trêve. C'est le doute qui torture S. Joseph devant l'état de son épouse bien-aimée; c'est le pénible voyage de Bethléem ; c'est le refus maintes fois renouvelé d'un logement dans la petite ville ; c'est le dénuement misérable de l'étable et de la crèche puis l'avertissement de l'ange, la fuite brusquée en Egypte, le séjour dans un pays inconnu, les difficultés d'y trouver du travail, le retour à Nazareth, la vie de pauvreté, de privations et de labeur incessant. N'importe, Jésus était là, et, comme l'a dit un pieux auteur, « qui a Jésus a tout. » Loin de lui être pénibles, les soins qu'il lui donnait, les travaux et les fatigues qu'il dut s'imposer pour subvenir aux besoins du saint Enfant, avaient pour lui un charme inexprimable qui faisait oublier tout le reste. L'amour les lui rendait doux et faciles : « Quand on aime, a dit S. Augustin, on ne sent pas sa peine, ou, si on la sent, on l'aime. » Aussi quelle ne fut pas la tristesse de Joseph et de Marie, et que de larmes ne versèrent-ils pas lorsqu'un jour leur petit Jésus échappa à leur vigilance et leur fut ravi pour quelque temps ? Ils le cherchèrent pendant trois jours, trois jours de mortelles angoisses, et quand enfin ils le retrouvèrent dans le temple, assis au milieu des docteurs : « Que nous avez-vous fait là, mon fils ? lui dit la Sainte Vierge. Votre père et moi nous étions, en vous cherchant, plongés dans l'affliction la plus vive. »

Mais si Marie et Joseph aimaient tendrement leur cher enfant, pouvons-nous croire que le cœur si bon, si aimant et si reconnaissant du divin Sauveur n'ait pas répondu à leur amour par un amour plus ardent encore ? Celui qui a aimé tous les hommes jusqu'à mourir pour eux, même les pécheurs, celui qui a honoré de son amitié Marthe et Marie, Lazare et l'apôtre Jean, comment n'eût-il pas aimé ceux qui se dévouaient pour lui avec une affection si touchante ? Oh ! qui nous dira le profond respect, les égards si sincères, les attentions si délicates, les témoignages d'amour si vrais que Jésus avait pour ses parents ? Qui dira son humble docilité, sa soumission parfaite envers eux ? Jamais l'enfant le plus obéissant ne mit plus d'empressement à accéder aux moindres désirs de son père et de sa mère qu'il n'en mettait à se conformer en tout aux volontés de Marie et de Joseph. Du reste, il faut que l'obéissance de Jésus ait été bien remarquable, puisque, de toutes les vertus qu'il pratiqua à Nazareth jusqu'à l'âge de trente ans, l'Evangile ne fait mention que de celle-là : « Il leur était soumis. »

Voilà, m. f., les merveilles que l'amour divin enfantait dans la maison de Nazareth ; voilà celles qu'il opérera, si vous le voulez, à votre propre foyer. Toutes vos joies, il les conservera en les consacrant ; toutes vos peines, il les adoucira en les sanctifiant. De toutes les joies de la famille, la première, sans contredit, et la plus douce, c'est l'union des âmes. Jouir d'une belle fortune, d'une brillante réputation, c'est attrayant sans doute. Mais jouir de l'union avec une âme immortelle, s'entr'aider durant le court instant de notre passage ici-bas, traverser la vie en s'appuyant l'un sur l'autre, c'est une joie bien autrement douce et profonde. Or cette joie que vous vous êtes promise, époux chrétiens, aux pieds de l'autel, voulez-vous qu'elle ne soit pas troublée ? Voulez-vous que la différence des caractères, que le temps, les mille faiblesses du pauvre cœur humain, et cette désolante caducité qui s'attache à tout ce qui est terrestre, ne viennent jamais briser ou du moins affaiblir votre union ? Voulez-vous que la colère, la haine, la froideur, l'indifférence ne viennent jamais attrister le foyer où ne devaient habiter que l'amour et avec lui la joie et la paix ? Faites entrer dans votre maison la religion, faites-y régner Notre-Seigneur. Il n'y a que lui qui puisse vous inspirer tous les dévouements, tous les sacrifices que la vie commune suppose ; il n'y a que lui qui, en vous montrant à vous, époux chrétien, dans votre épouse l'image de son Eglise, à vous, épouse chrétienne, dans votre mari l'image de Jésus-Christ, il n'y a que lui qui puisse conserver dans vos âmes un idéal divin, vous grandir aux yeux l'un de l'autre et vous sauver de tous les désenchantements que les années apportent ; il n'y a que lui qui puisse, en consacrant votre amour, le rendre immortel.

Sachez-le bien, toute affection purement humaine est fragile ; mais quand l'amour divin vient se mêler aux affections qu'inspire la nature, il les embaume, pour ainsi dire, il leur communique quelque chose de sa propre incorruptibilité. Vous avez pu en rencontrer, m. f., de ces véritables époux chrétiens qui avaient demandé à l'amour de Dieu le secret de conserver jusqu'au soir de la vie et conservaient toujours aussi vive l'affection de leurs premières années de mariage. Le temps n'avait fait que la fortifier et lui donner, avec ce calme qui descend sur la vie à son déclin, comme le jour qui finit, un charme de plus. Ils n'avaient pas besoin, ainsi que tant d'autres, d'aller chercher dans les spectacles, les bruits, les divertissements de la vie mondaine, des joies qu'ils ne trouvaient plus au foyer domestique. Non, ce cher foyer où avait été posé le berceau de leurs enfants, où ensemble ils avaient aimé Dieu, il avait pour eux un charme indéfinissable qui leur ôtait jusqu'à l'idée de chercher au dehors une félicité qu'ils trouvaient l'un dans l'autre.

Mais non seulement, m. f., la religion fait le bonheur des époux chrétiens en rajeunissant sans cesse leur affection mutuelle, elle le fait aussi en leur attachant le cœur de leurs enfants. Ces chers

enfants, que leur demandez-vous en retour de vos soucis, en retour de ces longues nuits que vous avez passées à veiller sur leurs berceaux, en retour des sacrifices que vous avez faits pour les instruire, pour leur donner ici-bas une position plus élevée et plus heureuse que la vôtre? Quel est, entre tous les rêves de bonheur, le plus doux que vous ayez jamais fait? Je suis sûr de ne pas me tromper en affirmant que c'est celui d'en être aimés.

Sans doute, je veux le croire, ils vous aimeront dans leurs premières années, la nature ayant alors tourné leurs cœurs vers vous. Mais êtes-vous bien sûrs, si vous ne donnez pas de principes chrétiens à l'âme de ces enfants, qu'elle gardera toujours pour vous la même tendresse? Une triste expérience l'apprend : il est une foule de jeunes gens qui, dans l'enivrement de leur jeunesse, en proie à mille préoccupations qui les absorbent, laissent s'affaiblir dans leur cœur l'amour sacré de leur père et de leur mère. Ils s'ennuient au foyer domestique, ils aspirent à le quitter et à échanger ses joies tranquilles pour les joies turbulentes et corruptrices des grandes villes. On voit alors de pauvres pères, de pauvres mères, trompés dans leurs plus chères espérances, verser des larmes amères, à leur foyer solitaire, et dévorer des douleurs qui empoisonnent leur vie. Ces douleurs, quelle en est la cause? C'est que l'amour de Jésus-Christ n'anime plus le cœur des enfants.

J'ai connu bien des jeunes gens : je n'en ai pas trouvé qui eussent plus de délicatesse et de tendresse de cœur, qui aimassent plus tendrement leur père et leur mère, que ceux qui aimaient Dieu. La religion, en effet, en conservant pur le cœur du jeune homme, y entretient la source de toutes les nobles et saintes affections. Elle met en outre sur le front du père et de la mère un rayon divin, elle fait voir Dieu à l'enfant dans ses parents, elle leur communique ainsi une majesté qui les lui rend vénérables, et de ce mélange de respect et d'amour se forme dans le cœur des enfants un sentiment que la religion divine pouvait seule inspirer et que notre langue française, si délicate à exprimer les sentiments du cœur, a rendu dans un mot exquis : c'est plus que de l'amour qu'a l'enfant chrétien pour son père et sa mère, c'est une espèce de culte, c'est de la piété, la piété filiale.

Mais, hélas! m. f., la famille n'a pas que des joies, elle a aussi des douleurs, et des douleurs parfois si grandes que, si la religion n'est pas là pour les consoler, j'avoue qu'elles m'épouvantent. Vous verrez peut-être, après avoir beaucoup travaillé, beaucoup souffert, votre fortune s'écrouler dans quelque catastrophe financière. Ce nom plein d'honneur que vous portez, un jour quelque membre de la famille le couvrira peut-être de confusion. Ces charmants enfants qui vous sont si chers, la mort viendra vous les prendre et les coucher dans un cercueil. Ce sont des malheurs que vous voyez tous les jours, et vous ne voyez pas tout. Que de larmes derrière les murs de telle maison, qu'aucun œil n'aperçoit! Vous sortez, vous avez le visage souriant, et un quart d'heure auparavant, vous pleuriez! Eh bien! ces peines de famille, ces misères du foyer domestique qu'on tient tant à cacher, qui les consolera? Le monde? Mais vous savez bien que non. D'abord vous n'oserez pas les lui dire. Et puis, quand vous les lui diriez, le monde est indifférent : il ne s'intéresse guère à nos douleurs, et d'ailleurs que pourrait-il dire à certains moments? Que peut-il dire à un père qui n'a pas de pain à donner à ses enfants? Que peut-il dire à une mère qui sent que la vie lui échappe? Que peut-il dire à des parents qui viennent d'enfermer dans un cercueil le corps de leur enfant? Non, à de pareils moments, les hommes sont impuissants : il n'y a que la religion qui puisse se présenter pour adoucir de telles douleurs : seule elle peut vous entretenir d'espérances immortelles, vous parler d'une vie meilleure où vous ne souffrirez plus, où vous retrouverez ceux que vous avez perdus; seule, elle peut vous présenter comme modèle et comme consolateur ce Dieu crucifié qui a voulu connaître toutes nos douleurs afin de les consoler; seule elle peut vous montrer son Eucharistie avec son Dieu immolé, pour inspirer à votre âme la résignation, le courage, l'esprit de sacrifice. Et c'est là effectivement ce qu'elle fait chaque jour, venant chaque jour sécher les larmes d'une famille dans le malheur, allant porter la consolation, rendre un peu de bonheur à quelque foyer désolé. Sainte religion, voilà tes bienfaits!

III

M. f., il me reste à esquisser un dernier trait au tableau que je vous ai promis de la Sainte Famille. Disons donc que ce qu'il y avait de plus admirable dans la maison de Nazareth, c'était la sainteté qui brillait en chacun de ses heureux habitants, et l'édification mutuelle qui en était la conséquence. Toutes les vertus semblaient s'être donné rendez-vous dans ce sanctuaire; jamais un tel parfum de sainteté ne s'était élevé de notre terre. Jamais, parmi les mortels, Dieu n'avait reçu de tels hommages. Et pour ne parler que de la piété, vit-on jamais des cœurs pareillement remplis de l'amour divin? Dans la maison de Nazareth on priait souvent. Il n'est pas téméraire de penser que chaque matin on y faisait la prière en commun, avant de se mettre à l'ouvrage, et que chaque soir trouvait encore la Sainte Famille agenouillée, au moment d'aller prendre son repos.

Il me semble les voir prosternés tous les trois devant Dieu : le divin Enfant entre Marie et Joseph. Sans nul doute, la charge de réciter la prière à haute voix incombait à Jésus. Avec quels accents il devait saluer son Père du ciel et lui demander pour lui et pour ses parents bien-aimés le pain de chaque jour! Heureux Joseph! Heureuse Marie! qu'il devait être facile et doux pour eux de prier ainsi en compagnie de Jésus! Le jour du sabbat,

les outils chômaient, la prière montait plus souvent encore et plus fervente vers le ciel. Revêtus de leurs plus beaux habits, Joseph et les siens arrivaient toujours des premiers à la synagogue pour y entendre lire la loi de Dieu et pour implorer les bienfaits du Seigneur. Chaque année, à l'époque de la Pâque, Joseph se gardait bien de manquer au devoir imposé à tout Israélite de se rendre à Jérusalem pour y manger l'agneau pascal. Encore que les femmes et les enfants n'y fussent pas obligés, Jésus et Marie l'accompagnaient. Loin de chercher à se soustraire aux obligations de la loi de Moïse, la Sainte Famille se soumettait à toutes ses prescriptions, alors même qu'elles ne l'atteignaient pas.

Grâce à Dieu, ces beaux exemples ont trouvé et trouvent encore des imitateurs. S'il vous arrive de traverser certains villages de l'Ouest de la France, vous ne serez pas peu édifiés de voir clouée sur la porte des maisons l'image du Sacré-Cœur de Jésus, la plaque-sauvegarde, qui est là comme un préservatif tutélaire, comme une protectrice vigilante, et qui semble dire au fléau de la maladie comme au fléau moral de l'impiété, plus redoutable encore : « Arrête, le cœur de Jésus est là ! » Vous pouvez entrer : tout, à l'intérieur de ces maisons chrétiennes, rappelle la pensée de Dieu, depuis le crucifix qui étend ses bras et se montre à la place d'honneur dans chaque pièce, jusqu'aux images saintes, aux souvenirs de première communion et au bénitier à la tête du lit.

Ainsi que cela se passait au sein de la famille modèle de Nazareth, dans ces demeures sanctifiées, l'hommage de la prière est offert à Dieu chaque matin et chaque soir, et toujours en commun. Et c'est un beau spectacle de voir ainsi toute la famille, unie dans une même pensée de foi, d'espérance et d'amour, de la voir prosternée aux pieds de Dieu, dans le recueillement, le silence et la prière. On sent que Jésus-Christ est là, selon sa promesse, l'oreille penchée pour écouter toutes les demandes, le cœur ouvert pour les exaucer. Dans la journée, souvent bien dure, de ces pauvres gens, il n'y a nul moment plus reposant et plus délicieux que celui où, le soir, toute la famille fait la prière en commun, autour du foyer. Alors, sous la main des anges, c'est comme une douce pluie qui tombe sur les sécheresses de la journée, c'est comme un baume qui adoucit les froissements et cicatrise les plaies, comme une école de respect et de religion où les enfants apprennent à s'incliner devant Dieu et à vénérer leurs parents. Jamais, dans ces maisons chrétiennes, on n'omettra le signe de la croix avant et après les repas : suivant la parole de Jeanne d'Arc, Dieu est toujours le premier servi.

Et puis, quand vient le dimanche, on va tous ensemble dans la maison de Dieu, et là, dans le banc de famille, parents et enfants écoutent la parole du prêtre, sollicitent les grâces du ciel, chantent les louanges du Seigneur, respirent l'atmosphère sanctifiante et embaumée des divins offices. Le chef de la famille a laissé le travail, les affaires, les plaisirs ; il donne le bon exemple à tous les siens ; il vient prendre sa place et graver ses pas sur le pavé du temple : c'est un chemin qu'un fils n'oublie jamais, quand son père le lui a tracé. Et la journée s'achève en une promenade reposante, en innocentes récréations prises ensemble, sous l'œil de Dieu. Un tel dimanche est bien le jour du Seigneur. A ce foyer béni, toutes les lois de l'Eglise sont fidèlement observées. Le vendredi, le Carême, les Quatre-Temps et les vigiles, nul ne manque au devoir de l'abstinence. Non seulement à Pâques, mais aux grandes fêtes de l'année, on va purifier sa conscience par une confession sincère, et le lendemain on s'agenouille côte à côte à la Table sainte. Comment voulez-vous qu'après avoir mangé le même pain céleste, reçu le même Dieu, on ne s'aime pas, qu'on ne soit pas disposé à oublier tous les froissements, à se faire des concessions réciproques, à se montrer aimables, condescendants les uns pour les autres, quand, de retour à la maison, on sent le cœur de Jésus battre dans chaque poitrine et la même charité animer toutes les volontés !

Mais ce ne sont pas seulement des actes passagers qui rythment la vie chrétienne de cette famille, c'est un courant, un esprit qui la pénètre toute. Là on parle souvent des choses de la religion, parce que ce sont celles que l'on connaît et que l'on estime le plus. Les événements y sont commentés du point de vue surnaturel. Les fêtes qui se partagent l'année catholique forment la matière habituelle des conversations, et comme ces fêtes ne sont autre chose que la suite des mystères de notre foi, et que chacun les célèbre selon son âge, les enfants, en entendant ces entretiens et en y prenant la petite part qui leur est permise, reçoivent sans effort et même sans étude tous les enseignements du salut et l'intelligence de toutes les obligations qui s'y rattachent. La famille est ainsi la première et la principale école où se forment les consciences, par la connaissance inévitable et l'invincible discernement du bien et du mal. C'est ce qui a fait dire à un profond penseur que l'éducation morale de l'enfant se commence sur les genoux de sa mère et qu'à dix ans le chrétien est déjà formé, qu'il demeurera, le reste de son existence, ce qu'il est à cet âge.

Aussi, comme elle est chère à tous ses membres, cette famille selon le cœur de Dieu ! C'est un chez-soi que l'on ne quitte jamais qu'avec peine, où l'on revient toujours avec un nouveau plaisir et que l'on préfère à tout. Oui, on est heureux de se trouver ensemble, père, mère, enfants, de jouir le plus possible les uns des autres. On ne connaît, on ne cherche rien au delà. Le père sait et sent qu'il se doit tout entier et à toute heure aux siens ; la mère sait et sent que son premier devoir est de faire aimer l'intérieur de sa maison ; les enfants savent et sentent que rien n'est plus précieux que la conversation d'un père, rien de plus doux et de plus délicieux que le cœur d'une mère. Et les plai-

sirs, même légitimes, goûtés loin de la famille, semblent toujours laisser un vide. On prend ensemble de modestes et naïves récréations qui remplissent l'âme d'une satisfaction complète sans l'enivrer ou la fatiguer jamais ; on évite les émotions et les jouissances dangereuses qui dépassent les vrais besoins et en font naître de factices.

Pour de telles familles, la vie a tout l'éclat d'un beau jour. C'est la fraîcheur du matin dans l'enfant qui s'éveille à la vertu ; c'est la force et la splendeur du midi dans les heures de la jeunesse et de l'âge mûr. C'est le repos lumineux du soir dans le vieillard qui se voit entouré comme d'une couronne par ses fils et par les enfants de ses fils, et qui sourit à leur avenir de ses derniers regards et de ses derniers baisers.

* *

M. f., il est raconté dans l'histoire de l'Eglise qu'un jour les anges transportèrent à travers les airs la petite maison de Nazareth pour la soustraire aux profanations des Musulmans et qu'ils la déposèrent sur la terre chrétienne de l'Italie, à Lorette, où elle est vénérée et comblée d'honneurs. Histoire vraie ou pieuse légende ? Peu importe. Ce qui est certain, c'est qu'il en sera ainsi de tous les foyers chrétiens. Après un temps plus ou moins long, les anges transporteront dans le ciel parents et enfants. La famille se reformera et se retrouvera dans la gloire et le bonheur, mais pour vivre désormais exempte de souffrances, pour s'aimer toujours et ne plus se séparer jamais. Ainsi soit-il.

X

LA VIGILANCE

Qui prœest, in sollicitudine.
Etre chef, c'est être toujours en éveil. (Rom., XII, 8).

Mes frères,

Il y a un proverbe qui dit : « Mieux vaut prévenir que punir. » Je dis de même : Reprendre vos enfants, les corriger, quand ils ont commis quelque faute, à la bonne heure ! Mieux vaudrait cependant les empêcher de mal faire, les préserver de toute faute, en un mot, veiller sur eux. De là un nouveau devoir qui vous incombe : le devoir de la vigilance, c'est-à-dire l'attention toujours éveillée, la sollicitude toujours active, l'œil toujours ouvert sur les défauts du dedans et sur les dangers du dehors. Voilà, sans contredit, la vertu par excellence des pères et des mères ; on peut affirmer qu'ils n'en ont pas de plus importante à pratiquer et que, s'ils sont vigilants, non pas seulement en quelques circonstances, mais d'une manière habituelle et constante, l'avenir de leurs enfants est assuré, tandis que, s'ils ferment les yeux sur la conduite de ces mêmes enfants, il y a lieu de craindre des défaillances, des écarts, des chutes dont on ne pourra se relever. — Mais, direz-vous peut être, pourquoi cette vigilance incessante et si nécessaire que rien ne saurait la remplacer ? Jusqu'où doit-elle s'étendre et comment l'exercer ? — Deux questions auxquelles je vais essayer de répondre.

I

Pourquoi vous devez veiller sur vos enfants ? La raison en est bien simple. Voyez les chefs du gouvernement. Ils mettent des armées et des forteresses à toutes nos frontières. Ils bâtissent Brest et Cherbourg d'un côté, Toulon de l'autre ; ils envoient des garnisons vers les montagnes et vers les fleuves qui protègent la patrie, et, appuyés sur l'épée flamboyante de la France, ils semblent dire aux ennemis du dehors : « Halte-là ! On ne passe pas ! » Et non contents de protéger la frontière, ils veillent encore sur la sécurité de l'intérieur. Car si nous respirons et si nous reposons tranquilles, à l'abri des malfaiteurs, c'est grâce à la vigilance de la police et des magistrats.

Parents chrétiens, vous êtes les rois du foyer domestique. Mais souvenez-vous qu'une royauté sans vigilance est une royauté aveugle, inerte, impuissante, inutile et bientôt méprisée. « Je veux être aimé, » disait Louis XVI au commencement de son règne, avec les illusions généreuses qui caractérisaient sa trop grande bonté. Et son règne, inauguré à vingt ans par des fêtes, se terminait à quarante sur un échafaud. Sous prétexte de se faire aimer davantage, que de parents ne savent pas se faire obéir ! Du moment qu'ils cessent de veiller sur leurs enfants, ils abdiquent : leur autorité n'est plus qu'un vain mot.

Vous aimez vos enfants ? Veillez sur eux : l'amour du père et de la mère se prouve par la vigilance. Que ne faites-vous pas pour préserver la santé de ces chers petits êtres ? Rien ne vous coûte. Aussitôt que vous avez soupçonné les premiers symptômes de la maladie, vous n'épargnez ni votre temps, ni votre repos, ni votre argent. Vous appelez le médecin, vous vous procurez tous les remèdes prescrits. Vous savez même, au besoin, faire souffrir le petit malade, le frapper, le forcer à prendre une potion amère, le présenter vous-mêmes au bistouri du chirurgien pour le soustraire à une mort inévitable. Parents chrétiens, il y a dans vos enfants une vie plus haute, plus précieuse, plus délicate que la vie du corps : il y a la vie de l'âme ; au-dessus de la santé il y a l'innocence et la foi. Portez donc aussi de ce côté le regard et l'action de votre vigilant amour. Vous aimez vos enfants ? Veillez sur eux. Sans vigilance, l'amour du père et de la mère n'est plus qu'un instinct aveugle et un sentiment stérile.

Veillez sur vos enfants parce qu'ils sont faibles. Laissez-moi vous le dire, au risque de vous étonner et de faire passer un nuage sur vos fronts. Ces chers petits êtres, vous les croyez purs comme des anges, inaccessibles aux attraits du mal, suffisamment protégés par vos soins. Détrompez-vous. Nonobstant toutes les illusions que vous vous faites, toutes les belles apparences qui vous trompent, toutes les précautions que vous avez prises, vos enfants ne sont pas des anges descendus sur terre. Ils ont apporté en naissant une

nature qui a été viciée par le péché originel, une nature où le mal croît à côté du bien, où le vice s'élève dans le voisinage de la vertu. Ils ont de fortes inclinations au mal, à la vanité, à l'impureté, à la colère, au mensonge, à l'égoïsme, à la gourmandise, à la paresse. C'est une règle générale qui ne souffre point d'exception Il n'y a point de saint, il n'y a point de héros, il n'y a point de grand homme qui n'ait eu besoin, dans son jeune âge, d'être repris et châtié dans sa famille. Les saints ne sont devenus des prodiges de vertu que parce qu'ils ont été, les uns avertis, les autres corrigés, tous exactement surveillés. A vous donc, pères et mères, de veiller sur vos enfants, de démêler en eux la vertu du vice, de cultiver ce qui est bon, de déraciner ce qui est mal. Si vous n'y prenez pas garde, le péché originel, qui sommeille dans leur âme et dans leur chair, fera explosion et dévorera, tel un violent incendie, leur adolescence, leur vie tout entière. Malheur aux parents qui ignorent leurs devoirs, ou qui les oublient ! Pour n'avoir pas su ou n'avoir pas voulu surveiller leurs enfants, ils ont posé d'avance la cause de bien des misères qu'il sera trop tard de déplorer quand elles seront irréparables.

Veillez sur vos enfants : leur âge, leur faiblesse vous en font un devoir ; ils sont jeunes, inexpérimentés, incapables de trouver en eux-mêmes la force à opposer aux séductions du monde et aux attraits du mal. C'est au printemps, n'est-il pas vrai ? que le jardinier a le plus de soucis : c'est l'époque de la floraison et de la germination pour les arbres des vergers et les plantes des jardins, or tout le fruit est dans la fleur, comme la fleur est dans le bourgeon... Ainsi en est-il de l'enfant : c'est un arbre en fleurs, et il faut veiller sur ces fleurs printanières si l'on veut sauvegarder et préparer la moisson de l'avenir. C'est le cas de dire avec le poète :

> Sur ces premiers matins veillons pieusement.
> Tout dépend ici-bas de son commencement.
> Le jour sera mauvais si l'aurore est obscure,
> Amer sera le fruit touché d'une piqûre,
> On trouble tout le fleuve en troublant le ruisseau,
> L'homme enfin tout entier se ressent du berceau.

Ce que nous disons de l'enfant ne peut-il pas se dire aussi de l'adolescent ? Un jeune homme, une jeune fille qui se sentent abandonnés à eux-mêmes, qui n'ont pas de regards ouverts sur eux, qu'on laisse agir à leur gré, qui savent qu'on ne s'occupe aucunement d'eux, qu'on ne les surveille pas, ne resteront pas longtemps vertueux : ils succomberont à la première tentation. Donnez-moi, au contraire, un adolescent persuadé qu'on le suit de près, qu'on sait tout ce qu'il dit, tout ce qu'il fait, tout ce qu'il lit, où il va et qui il fréquente. Il y aura moins de chances qu'il se laisse fasciner et entraîner. La pensée qu'on le surveille sera un frein qui l'arrêtera sur la pente glissante du mal.

Veillez sur vos enfants. Les dangers du monde où ils vivent vous en font un devoir. A la maison, ils n'ont devant les yeux que de bons exemples, vous ne leur donnez que de bons conseils, ils n'entendent que des exhortations à la vertu, je l'admets. Mais dès qu'ils sortent de chez vous, que voient-ils ? Le mauvais exemple sous toutes ses formes : la déloyauté dans les affaires, le relâchement dans les mœurs, les passions criminelles s'étalant au grand jour, le vice marchant le front haut, le plaisir primant la conscience et le devoir, les lois de Dieu et de l'Eglise foulées aux pieds par un grand nombre. Qu'entendent-ils ? Des blasphèmes, des conversations souvent légères, quelquefois licencieuses, de fausses maximes qui enlèvent à la conscience sa délicatesse. Quel genre de lectures s'offre à leur curiosité ? Des récits de crimes, d'attentats à la moralité, des excitations contre l'ordre de choses établi, des calomnies contre la classe dirigeante, des feuilletons, des romans qui insinuent que l'amour excuse tout, que la passion ennoblit tout. Sainte-Beuve, qui pourtant n'était pas difficile en matière de mœurs, disait des romans de Balzac : « Quand j'ai lu de ces choses-là, j'éprouve le besoin de me laver les mains. » Et depuis Balzac nous avons marché. Pères et mères, osez dire que cela n'est pas. Et vous qui prenez tant de soin pour prémunir vos enfants contre les maladies et les épidémies, vous ne redoubleriez pas de vigilance pour les préserver de la corruption du monde ? Quels parents, ou plutôt quels bourreaux seriez-vous donc ?

Que vous dirai-je encore pour vous convaincre ? Veillez sur vos enfants : c'est un dépôt que Dieu a confié à votre garde et que vous devez un jour rendre intact à celui qui en a l'incontestable propriété. Or demandez au dépositaire, entre les mains duquel on a remis un trésor, avec quel soin attentif, avec quelles précautions minutieuses, avec quelle surveillance de nuit et de jour il remplit son mandat et rend impossible tout larcin frauduleux ou toute soustraction sacrilège. Un dépôt ! On respecte cela plus que son propre bien, plus que sa vie. On a vu des hommes languir dans la misère plutôt que d'entamer un dépôt confié à leur conscience et à leur honneur. On a vu des soldats perdre la vie plutôt que de lâcher le drapeau du régiment, dépôt sacré confié par la patrie à la vaillance de ses défenseurs.

Eh bien ! m. f., vos enfants sont un dépôt. Dieu ne vous les a pas donnés, il vous les a seulement confiés, il vous les a prêtés. Il peut d'un moment à l'autre vous les redemander, vous les reprendre. Vous êtes des fermiers sans bail, ne sachant jamais combien de temps durera votre gestion. Un charmant enfant grandissait à votre foyer, égayant la maison de sa présence, de son sourire, de ses cris joyeux, de sa candeur. Vous bâtissiez pour lui des châteaux en Espagne. Vous échafaudiez sur sa tête les plus magnifiques espérances. Et voilà que tout à coup un mal de gorge ou de tête vient sourdement attaquer ce frêle organisme. En quelques semaines, en quelques jours peut-être, cette santé s'étiole, cette vie s'éteint, cette fleur à peine éclose tombe sur sa tige flétrie. Tout est fini, vous laissez à la terre la dépouille inanimée

d'un fils chéri, d'une fille adorée. Dieu a repris son dépôt, ce dépôt dont vous n'étiez point les propriétaires, mais seulement les gardiens, les fermiers révocables à volonté.

Veillez donc sur vos enfants sans repos, sans trêve, sans relâche. Point de quiétude insouciante, point de sécurité trompeuse, point de sommeil intempestif ! N'est ce pas pendant que le propriétaire du champ est endormi que l'homme ennemi vient y semer l'ivraie parasite et odieuse ? Il faut, en conséquence, que le père et la mère ne se laissent jamais aller à cette apathie et à cette langueur qui seraient la ruine de leur enfant. Il faut qu'ils surveillent les avenues publiques ou secrètes qui conduisent à la conscience de ce cher enfant. Il faut que, semblables à la sentinelle ou au factionnaire de service, ils montent la garde à l'entour de cette âme dont rien n'a encore altéré la virginité, qu'ils arrêtent à tout prix l'ennemi de notre salut et rendent infructueuse toute cette stratégie qu'il déploie pour pénétrer dans la place, y planter son drapeau et y établir son empire. Malheur à vous si, par défaut de vigilance de votre part, ce précieux dépôt que Dieu vous a confié venait à vous être soustrait par le démon, si ces petites âmes d'enfants venaient à perdre, par suite de votre apathie, de votre négligence, l'innocence de leur baptême, la foi de leur première communion ! Quelle responsabilité ! Votre sort deviendrait terrible devant Dieu, et, au jour du jugement, les premiers de vos accusateurs seraient, n'en doutez pas, ces mêmes enfants égarés par votre faute.

Le devoir de la vigilance s'impose donc à vous, parents chrétiens, avec une impérieuse nécessité. Permettez-moi encore une remarque qui a son importance. Je l'emprunte à l'Evangile. Vous savez qu'en revenant des fêtes de Pâques, S. Joseph et la Sainte Vierge s'aperçurent que l'Enfant Jésus les avait quittés. Son absence leur causa de poignantes inquiétudes. Qu'est-il devenu ? Immédiatement ils reviennent sur leurs pas. Ils interrogent leurs parents, ils interrogent leurs amis, ils interrogent tous les pèlerins le long de la route. Ils le cherchent pendant trois jours et ne prennent de repos qu'après l'avoir retrouvé. Dans le récit évangélique, il y a une chose qui me frappe : je veux vous la dire. Ce n'est pas seulement la Sainte Vierge qui s'empresse à la recherche de Jésus. S. Joseph se joint à elle, parce qu'il est le gardien du Sauveur. Ah ! c'est que le devoir de la vigilance n'est pas seulement le devoir de la mère, c'est aussi, et surtout, le devoir du père. Il ne lui est pas permis de se désintéresser de la conduite de ses enfants. En sa qualité de chef de famille, il doit être l'œil qui voit tout, la tête qui songe à tout, le bras qui pourvoit à tout, le cœur qui aime et vivifie tout de son amour.

II

Mais il est temps de passer de la théorie et des principes aux applications pratiques. Quand donc et sur quoi doit s'exercer votre vigilance ? Parents chrétiens, elle doit être en quelque sorte universelle, s'étendre à tout.

Mieux encore, avant de veiller sur vos enfants, veillez sur vous-mêmes. Vous ne voudriez pas prononcer devant eux des paroles qui blesseraient les lois saintes de la morale et de la pudeur : ce serait monstrueux. Mais vous interdisez-vous avec le même scrupule de proférer devant ces oreilles enfantines toute plaisanterie déplacée, tout propos équivoque, tout mot renfermant une indécence, sous un double sens énigmatique ? C'est une erreur de croire, pour se donner un blanc-seing et excuser cette imprudence, trop souvent commise, même dans les familles chrétiennes, que l'enfant, dans sa candeur et sa simplicité, n'a pas saisi la signification et la portée de cette conversation trop libre tenue en sa présence. Ces paroles imprudentes — l'expérience le démontre journellement — éveillent sa curiosité et mettent en jeu tous les ressorts de son imagination. Il cherche à percer le mystère dont il n'a pas, du premier coup, saisi la trame. L'inconnu offre un attrait de plus, par son obscurité même, à ses recherches soupçonneuses. Il creuse, il devine, il découvre des horizons qu'il ne connaissait pas encore. Et vous avez ainsi déposé, par votre impardonnable légèreté, dans cette âme jusque-là naïve et pure, un germe mauvais qui sera peut-être la cause initiale de sa perte future.

Après les paroles, les lectures doivent être l'objet de la surveillance inquiète et persévérante des parents chrétiens. Quelle insouciance, hélas ! de la part d'un trop grand nombre de familles, sur ce point essentiel ! On ne voudrait pas laisser à la portée des enfants une arme meurtrière. Et on laisse à chaque instant, sans l'ombre d'une préoccupation ou d'un remords, traîner sur les guéridons des chambres ou sur les tables des salons, des brochures suspectes, des journaux pleins d'attaques hypocrites ou violentes contre la religion de nos pères, des feuilletons remplis de chroniques scandaleuses, des romans qui dépeignent le vice sous des couleurs attrayantes ou dans toute la crudité cynique d'un réalisme grossier. On ouvre toute grande la bibliothèque paternelle où le titre de plus d'un volume est, à lui seul, un appât provocateur, et l'on ne songe guère à déposer en un lieu sûr cette clef qui devrait être toujours soigneusement cachée, ou mieux encore à livrer aux flammes tous ces ouvrages impies ou libertins.

Votre fils — est-ce que vous ne le savez pas ? — est, de sa nature, fureteur. Votre fille a hérité de la curiosité d'Eve, sa première mère. Ces feuilles légères et alléchantes attireront les regards de l'enfant et deviendront sa pâture. Il les lira au grand jour, s'il connaît votre insouciance, qui devient ainsi sa complice : et, s'il appréhende votre critique ou redoute votre interdiction, il les lira quand même, mais cette fois, en cachette, furtivement, dans un coin solitaire, prenant, au besoin, sur son sommeil de la nuit pour satisfaire sa passion grandissante. Et alors cette lecture flé-

vreuse allume les convoitises de ce pauvre enfant, enflamme son imagination, contamine son âme et désoriente sa vie. Ecueil plus perfide pour son innocence qu'une parole inconvenante ou même positivement mauvaise. La parole frappe l'air un instant et produit une impression transitoire et fugitive; le livre a des effets plus persévérants. C'est un compagnon inséparable, il perpétue le tête à tête, il distille le venin à doses continues, il éternise la passion et rend le naufrage plus certain.

Ce que je dis des livres s'adapte avec la même justesse à toutes ces illustrations, gravures, images, si contraires à toutes les règles de la décence et de la morale, à ces photographies dont la liberté d'allures dépasse les limites de la bienséance, à tous ces bronzes ou marbres dont les sujets, mythologiques ou autres, font rougir la pudeur. Les parents vraiment chrétiens savent que toutes ces représentations trop naturalistes avivent la curiosité sensuelle et portent à son innocence une atteinte souvent mortelle. Ils les excluent donc, sans hésitation, de leurs chambres et de leurs salons,

Je disais tout à l'heure que le livre est un compagnon. Mais l'enfant, dans la plupart des cas, ne saurait s'en contenter. Il lui faut des amis, des condisciples, des camarades qui participent à ses jeux, s'associent à ses travaux et entrent ainsi dans la trame même de son existence. Sur ce point encore, la surveillance des parents doit s'exercer d'une façon particulièrement active. Ils ont à pratiquer une sélection sévère dans le choix des compagnies et des liaisons de leurs enfants. L'antique adage : « Dis-moi qui tu hantes, et je te dirai qui tu es, » n'a rien perdu de sa vérité. Les pensées, les opinions, les croyances de ceux avec lesquels on est en contact habituel deviennent insensiblement les nôtres. On s'en pénètre, on s'en imprègne, et cet échange incessant d'idées amène une infiltration lente, mais inévitable, des sentiments d'autrui dans notre propre cœur, qui bat bientôt à l'unisson de ceux dont la vie est intimement mêlée à la nôtre.

Donc, pères et mères, si les fréquentations de vos enfants sont sûres, si leurs liaisons sont innocentes, si leurs amis sont vertueux, votre quiétude peut être entière et votre sécurité parfaite. Mais si, au contraire, les compagnons de vos fils, les compagnes de vos filles n'offrent pas ces garanties de religion et de vertu, vous avez introduit le loup dans la bergerie, et vos enfants ne tarderont pas à devenir les tristes victimes de votre déplorable imprudence. Quand un fruit est gâté, il communique bientôt sa corruption aux autres fruits qui l'entourent. De même, si ces amis auxquels vous avez trop facilement permis l'entrée de vos demeures ont l'esprit perverti par l'impiété, ils sèmeront vite, par des objections adroites ou une ironie habile, le doute et l'incrédulité dans l'esprit de vos enfants, et s'ils ont le cœur rongé déjà par le vice impur, il est impossible qu'ils ne répandent pas autour d'eux ces semences de corruption dont leur âme est débordante.

Ce n'est pas seulement aux amis de leurs enfants, c'est jusqu'aux serviteurs et aux servantes de la maison que doit s'étendre la sélection qu'ont à pratiquer les parents chrétiens. Ce conseil provoquera peut-être parmi vous, m. f., un certain étonnement. Et cependant combien il est justifié! L'influence d'un domestique sur l'âme de l'enfant et sur la direction de sa vie a souvent une portée considérable. Il y a des serviteurs qui sont de véritables trésors dans une maison et dont la fidélité est sans bornes, comme le dévouement exemplaire. La langue latine les appelle des *familiers :* ils font, en effet, partie intégrante de la famille; ils s'y attachent, comme le lierre au tronc du vieux chêne; ils y deviennent un meuble nécessaire; ils vieillissent à ce foyer qui est désormais le leur; ils ne le quittent plus jamais; et quand ils meurent à ce poste du devoir, on les pleure comme un parent qui vient de nous dire le dernier adieu. L'action de ces serviteurs modèles ne saurait avoir que des conséquences bienfaisantes sur la formation morale de l'enfant. Mais il en est d'autres dont la présence dans les familles est plus nuisible que la peste elle-même et qui profitent de ce commerce forcé, de ce contact obligé de tous les jours et de toutes les heures avec l'âme de l'enfant, pour lui inoculer les germes mauvais qui fermentent dans leur propre cœur. Combien de pauvres enfants ont dû leurs habitudes vicieuses et leur réprobation éternelle à d'infâmes domestiques qui abusaient de leur situation privilégiée et trahissaient impudemment la confiance de leurs maîtres! Pères et mères, choisissez donc avec prudence et circonspection ces serviteurs et ces servantes que vous placez auprès de vos fils et de vos filles. Donnez toujours vos meilleures préférences à ceux qui, en toute loyauté et sans hypocrisie, pratiquent ponctuellement leurs devoirs de chrétiens.

Les paroles, les lectures et les compagnies mauvaises ne sont pas les seuls dangers qui guettent l'âme novice de l'enfant et réclament la vigilance prévoyante des parents. Il y a, de plus, les amusements illicites et les plaisirs défendus. Ah! sans doute, l'enfant a besoin de distractions. Le mouvement, le bruit, l'agitation, la turbulence, l'épanouissement du rire, la variété des jeux appartiennent à son âge et sont une nécessité pour sa nature mobile et bouillonnante. Le sevrer totalement de ces plaisirs, l'entourer d'un mur claustral et l'assujettir à une réclusion permanente serait le plus détestable des calculs. La vie morose, la contention incessante, l'absence de tout divertissement produirait des effets diamétralement opposés à ceux que l'on veut atteindre, car l'arc ne saurait être perpétuellement tendu. Il faut donc procurer à l'enfant des récréations, des jeux et des délassements honnêtes et légitimes. Or, parmi ces distractions permises, les plus douces,

les plus pures et les plus attrayantes sont encore celles que l'on trouve dans l'intérieur de la famille. Vivent donc les promenades du dimanche en famille, les excursions en famille, les soirées en famille, les repas de famille, les fêtes de famille! Heureux les parents qui savent en procurer le bienfait à leurs enfants! Les plaisirs simples qu'on y goûte ont une saveur qui l'emporte sur les jouissances troublantes du monde. Qu'il serait désirable que ces joies du dedans suffisent amplement à vos enfants, pères et mères, et les dispensent d'en chercher d'autres au dehors!

Quoi qu'il en soit, gardez-vous bien, sauf de rares exceptions, de les conduire à ces spectacles qui, sous diverses dénominations, sollicitent par des réclames alléchantes la curiosité du public. Le théâtre et le cinéma, vous ne l'ignorez pas, sont loin d'être, de nos jours, une école de morale et de vertu. Les drames qui s'y jouent, les intrigues criminelles qui déroulent sur la scène leurs péripéties passionnantes, les tableaux vivants et parlants qui captivent et absorbent l'attention des spectateurs, ont, dans la plupart des cas, pour but de préconiser le vice, de le rendre séduisant et aimable, de déverser l'ironie et de jeter le discrédit sur la vertu aujourd'hui surannée et démodée, sur les lois saintes du mariage, sur tout ce que vous apprenez à vos enfants à aimer et à vénérer dans votre enseignement du foyer domestique. De telle sorte que, souvent, les leçons qui ressortent de ces représentations théâtrales et les impressions qui en restent sont pour ces chers enfants la contradiction manifeste, la contre-partie flagrante, et peut-être même l'anéantissement total de l'éducation chrétienne de la famille.

A l'égal du théâtre, la danse n'est pas exempte de graves périls pour l'innocence de vos enfants. S. François de Sales, ce fin psychologue, ce directeur si modéré et si sage, comparait les bals aux champignons dont les meilleurs, à son sens, ne valent rien. Son appréciation serait assurément aujourd'hui plus sévère, depuis qu'on a introduit dans les danses de ces raffinements qui leur enlèvent le caractère d'innocuité relative qu'elles avaient du temps de nos aïeux. Je ne veux pas, certes, outrer la morale ni en exagérer le rigorisme et l'austérité. Je reconnais qu'il est des circonstances exceptionnelles où une mère de famille échappe difficilement à l'obligation tyrannique de conduire sa fille à ces fêtes mondaines. Je voudrais toutefois que ces occasions fussent rares; que l'on choisît, en ces occurrences, les danses les plus inoffensives; que l'on exclût de ces soirées l'immodestie des toilettes; que l'on n'admît à ces divertissements que des jeunes gens d'une honorabilité notoire; et qu'enfin les mères, toujours présentes, exerçassent sur ces amusements une surveillance active et un contrôle vigilant.

En disparaissant, en privant vos enfants de la sauvegarde de votre présence, en les abandonnant à eux-mêmes, comme des orphelins, vous poussez vraiment trop loin, pères et mères, l'insouciance et l'aveuglement. Les suites du bal, sachez-le bien, sont cent fois plus périlleuses, et ces veillées et ces reconduites nocturnes ont été, pour une multitude d'âmes, l'occasion et la cause première de leur chute, de leur dépravation et de leur déshonneur. Quoi? pendant que l'aiguille court sur le cadran et que l'horloge sonne les heures les plus avancées de la nuit, auriez-vous le triste courage de vous livrer au repos, sachant que votre enfant n'est pas rentré sous le toit familial? Enfin, le voici qui rentre, et vous dites comme Jacob: « Je suis consolé parce que j'ai retrouvé mon Joseph! » Hélas! père infortuné, malheureuse mère, ce n'est pas Joseph qui revient, c'est sa robe sanglante. Une bête féroce a dévoré votre enfant. Une mauvaise lecture a perverti ses idées, une mauvaise conversation a corrompu son cœur, une mauvaise compagnie a dévalisé son âme. Une bête féroce a dévoré votre enfant. Elle a pris son innocence, sa santé, son honneur, et elle vous a renvoyé avec dédain son masque défiguré! Regardez plutôt. Cette physionomie n'est plus la même, cet œil s'est obscurci, ce caractère sérieux et calme a fait place à une humeur emportée. O Jacob! ce n'est plus là Joseph, ton Joseph. O père, une bête féroce a dévoré ton fils; ô mère, elle a dévoré ta fille! Alors vos yeux se dessilleront, votre conscience réveillée éclatera en reproches amers, vous sentirez cruellement les regrets et les remords de votre manque de vigilance, et vous pleurerez des larmes de sang. Mais ce sera trop tard. Le mal sera consommé; l'haleine empestée du vice, pareille au vent brûlant du midi, aura desséché ces fleurs printanières que sont des âmes d'enfants. Comme Jérémie, vous vous lamenterez sur des ruines.

* *

Mais je ne veux pas vous laisser sur cette impression de tristesse et de découragement. Ah! puissiez-vous plutôt, parents chrétiens, répéter chacun à votre lit de mort les paroles de Notre-Seigneur avant sa Passion: « Père du ciel, l'heure est venue pour moi de retourner à vous. J'ai fait connaître votre nom à ceux que vous m'aviez donnés pour enfants. Ils étaient à vous avant d'être à moi. Mais vous les aviez confiés à ma garde. Maintenant ma mission est remplie ici-bas. Lorsque j'étais avec eux, je les ai préservés du mal et conservés en votre nom et votre amour, et par ma faute aucun d'entre eux n'a péri. » Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE SAINT JOSEPH

LE MODÈLE DES TRAVAILLEURS

Omnia in gloriam Dei facite.
Faites tout pour la gloire de Dieu. (I Cor., x, 31).

Mes frères,

La dévotion à S. Joseph est une des plus aimées de votre magnifique paroisse; sa fête, chaque année, vous la célébrez splendidement. Et ce sont

des compliments tout émus que je vous adresse à vous tous et à chacun de vous.

Plus on regarde S. Joseph, et plus ce qu'on découvre est beau ; car il a réalisé totalement cette recommandation de S. Paul : « Faites tout pour la gloire de Dieu. *Omnia in gloriam Dei facite.* » (I Cor., x, 31).

Aussi laissez-moi vous redire que la meilleure manière d'honorer ce saint et d'obtenir les grâces que vous sollicitez, c'est de suivre son exemple. Deux pensées partageront cet entretien : 1° La vie de S. Joseph fut une vie de travail ; — 2° La vie de S. Joseph fut une vie de travail sanctifié.

I. — *La vie de S. Joseph fut une vie de travail*

Lorsque Dieu eut créé l'homme, il le plaça dans le paradis terrestre et lui ordonna de travailler ; certes, travail facile et intéressant. L'homme pécha. Dieu lui imposa alors le travail, non plus comme une occupation agréable, mais comme un châtiment auquel s'attachèrent l'effort et la souffrance : « Parce que tu as mangé du fruit de l'arbre auquel je t'avais défendu de toucher, la terre sera maudite dans ton œuvre ; c'est dans les peines que tu t'en nourriras tous les jours de ta vie... tu mangeras ton pain à la sueur de ton front. » (Gen., III, 17). A cette loi du travail S. Joseph s'est humblement soumis. On ne peut y penser sans être ému. En effet, la Providence avait décrété que Joseph naîtrait de la race royale de David. Or, quand il vint au monde, déjà la gloire avait cédé la place à l'obscurité Joseph ne naquit pas dans un palais, mais dans une maison pauvre.

Et, loin d'avoir dans son cœur de l'amertume, il adore Dieu dans ses desseins mystérieux.

Au milieu des enfants d'Israël, il s'élève comme le palmier, et ses fleurs embaument le ciel, et ses fruits abondants couvrent la terre. Ainsi Dieu même le rend digne des honneurs dont il va le combler en le désignant pour époux à Marie, la Vierge immaculée, et pour père nourricier à Jésus.

Cependant rien de plus modeste que la vie de S. Joseph. Voyez-le occupé, du matin au soir, au dur et pénible travail de sa profession. L'Evangile nous dit qu'il était charpentier. Dans les premiers siècles de l'Eglise, on montrait des charrues et des jougs qu'on croyait avoir été façonnés dans son atelier. Pareil travail aurait pu être considéré comme indigne de Joseph ; ne comptait-il pas pour ancêtres une longue suite de rois ? Dieu le Père ne lui avait-il pas confié son Fils ? N'était-il pas l'époux de Marie, la plus parfaite des créatures ?

Sans se prévaloir de si beaux avantages, Joseph gagne à la sueur de son front ce qui était nécessaire à la subsistance de la Sainte Famille.

Pénétrez dans cette maison de Nazareth où préside Joseph : c'est le labeur quotidien, la dépendance vis-à-vis des clients dont il faut subir les exigences, quelquefois la dureté et les dédains, dont il faut obtenir le travail, condition indispensable pour vivre. « Oh ! vraiment, s'écrie S. François de Sales, je ne doute nullement que les anges, ravis d'admiration, ne vinssent troupes à troupes le considérer dans sa pauvre boutique où il travaillait de son métier pour nourrir et le Fils et la Mère ! »

Quel exemple ! La vie de S. Joseph fut une vie de travail. M. f., dans la foule des travailleurs des bras ou de l'esprit, vous n'avez pas le droit de rester désœuvrés. Dieu ne vous a pas donné une belle intelligence, un cœur ardent, une imagination brillante pour les énerver dans la mollesse. Il ne vous a pas remis votre salaire dès le matin pour que vous restiez inactifs tout le jour ; il ne vous a pas fait asseoir à une table plantureuse pour que vous n'ayez qu'à vous saturer, lorsqu'autour de vous des frères n'ont qu'une nourriture parcimonieusement mesurée et succombent à la fatigue. D'ailleurs, qu'est-ce que l'homme ? C'est un composé de corps et d'âme. Son corps a des membres susceptibles de mouvements ; son âme, des facultés ayant chacune une fonction déterminée. Or Dieu aurait-il donné à l'homme des membres capables de se mouvoir ? Lui aurait-il donné un esprit capable des plus hautes opérations, pour laisser l'un et l'autre dans le repos ? L'inaction de l'homme serait un désordre dans la nature et entièrement contraire aux intentions du Créateur.

Ne voyez-vous pas, en effet, que les créatures, même insensibles, travaillent chacune à la manière que leur Auteur a disposée ? Les astres évoluent dans l'espace ; le soleil se lève tous les jours pour éclairer l'univers ; les arbres et les plantes produisent périodiquement leurs fleurs et leurs fruits ; les animaux naissent, chantent, bâtissent, se multiplient ; les anges, ces sublimes intelligences, sont dans une action continuelle. N'y aurait-il donc que l'homme à être exempt de cette loi du travail, lui qui tient le milieu entre les créatures qui sont matérielles et celles qui sont purement spirituelles, lui qui est élevé au-dessus de tous les êtres créés qui sont sur la terre ?

Chrétiens, imitez S. Joseph : travaillez. Dans les différents états ici-bas établis par Dieu, chacun a ses occupations : les uns ont les fatigues de l'esprit dans l'étude, dans le maniement des affaires ; les autres celles du corps portant le poids du jour et de la chaleur.

Travaillez ; comme S. Joseph vous serez les collaborateurs de Dieu. Que vous tiriez de la matière ou de votre intelligence les biens qu'elles renferment, c'est toujours sur le fonds fourni par le Créateur que vous opérez. Vous ne rendez la nature utile à vos besoins qu'en obéissant à ses lois, qui sont celles de l'intelligence et de la puissance divines. Comme S. Joseph, vous serez les collaborateurs de vos frères, les hommes. Quand vous travaillez ou de l'esprit ou des mains, vous produisez des biens qui serviront aux autres autant qu'à vous-mêmes ; vous leur apporterez un concours que vous recevrez d'eux à votre tour ; vous donnez votre coopération à la vie commune ; vous

fortifiez, resserrez le lien qui vous unit à vos contemporains ; vous faites l'œuvre de la fraternité voulue par Dieu.

II. — *La vie de S. Joseph fut une vie de travail sanctifié*

La vie de S. Joseph fut encore une vie de travail sanctifié. « Soit que vous mangiez, soit que vous buviez ou que vous fassiez quelque autre chose, faites tout pour la gloire de Dieu. » (I Cor., x, 31), écrivait S. Paul. A la vérité, Joseph se livrait à son métier avec esprit de foi : il le sanctifiait. Le matin, alors que l'univers, sortant des ténèbres de la nuit, s'éveillait à la lumière et prenait comme une vie nouvelle, Joseph consacrait à Dieu les prémices de sa journée. Le soir, il montait sur la terrasse qui domine les maisons orientales ; au ciel les étoiles scintillaient, mais plus purs étaient les scintillements de l'âme de Joseph conversant avec le Tout-Puissant. Durant le jour, il se mettait à la tâche ; naturellement il se retournait vers Dieu par un regard du cœur pour lui dire qu'il l'aimait et pour lui demander de bénir son travail. Et son travail était bien fait, non pas négligemment, ni vaille que vaille, non pas frauduleusement et en le sabotant, mais avec soin, avec goût, pour tout dire, avec conscience.

M. f., à l'égard du travail votre attitude est-elle semblable à celle de S. Joseph ? Pouvez-vous, chacun de vous, vous rendre ce consolant témoignage ? Si l'on en jugeait par votre travail, quelle idée le monde aurait-il du christianisme que vous professez ?

Chrétiens, nous connaissons votre vie laborieuse ; avec vous nous levons les yeux vers le ciel, non seulement vers cette voûte céleste, mais vers le ciel des cieux qui est Dieu lui-même. Pourquoi faut-il que vous ne vous associiez pas tous à nos prières ? Pourquoi s'en trouve-t-il parmi vous pour négliger d'implorer ces bénédictions divines qui fécondent le travail, qui le font « chrétien » ? Qu'il est à plaindre à ce sujet, le sort d'un grand nombre de travailleurs ! Ils mènent une vie laborieuse, les uns dans l'exercice d'une charge, les autres dans la pratique d'un métier ; toutefois, hélas ! la plupart ne pensent qu'à s'enrichir ou à se tirer d'embarras. Or quel profit auront-ils à la fin de leur vie ? Aucun ; ils auront beaucoup semé et ils ne recueilleront rien : « *Seminastis multum et intulistis parum* » (Agg., I, 6). Ils se verront dans le même état que les Apôtres qui avaient besogné toute la nuit à pêcher et qui n'avaient rien pris. Ils auront travaillé pour les autres, enrichi des enfants, des héritiers, usé leur santé, accéléré leur mort ; et ils auront négligé le nécessaire, ce pour quoi Dieu les avait mis au monde : le salut de leur âme. Ah ! chrétiens, combien aveugles ceux qui rêvent seulement de biens passagers ! Combien stériles les efforts, parfois très considérables, de ceux dont l'idéal se fixe totalement sur les richesses d'ici-bas, jouets que la mort brisera en leurs mains à l'heure même où ces possesseurs devront présenter à Dieu le compte de leurs œuvres !

Songez-y, m. f., et prévenez ce malheur tandis qu'il est encore temps. Jusqu'à présent vous avez travaillé ; si vous aviez fait cela pour Dieu, vous auriez ramassé des trésors immenses pour le ciel. Assurément Dieu ne vous prescrit pas d'abandonner le soin de vos affaires temporelles ; il veut que vous travailliez et il veut que dans votre labeur quotidien vous ne cherchiez que l'accomplissement de sa volonté ; plus clairement, que dans votre travail vous vous montriez vraiment catholiques : « Ne thésaurisez pas pour la terre : les trésors de la terre sont détruits par la rouille et par les vers ; mais plutôt amassez-vous des trésors dans le ciel, où vous n'avez à craindre ni la rouille, ni les vers... »

Ayez donc soin de rapporter vos actions à la gloire de Dieu ; dès le matin offrez-lui vos travaux du jour ; priez-le d'y répandre sa bénédiction ; renouvelez, de temps en temps, cette offrande en lui adressant quelque oraison jaculatoire. « C'est pour vous, mon Dieu, devez-vous lui dire, que j'ai commencé mon travail ; c'est pour vous que je le continue. » M. f., en de fervents et secrets colloques, ne craignez pas de supplier S. Joseph de rallumer en vous ce désir ardent, cette volonté résolue à sanctifier votre travail : « main à l'œuvre, cœur à Dieu. »

Voilà ce que doit être votre travail et voilà en quoi il doit être modelé sur celui de S. Joseph.

* *

Travailleurs qui peinez, comprenez l'exemple de S. Joseph : sa vie a été une vie de travail et une vie de travail sanctifié. Chrétiens, plus les temps deviennent difficiles, plus nous avons besoin de grands esprits, de grands cœurs, de grandes volontés ; allez donc à l'école de S. Joseph ; c'est un modèle de premier plan.

Certes, essayez d'améliorer votre sort, c'est bien ; mais gardez-vous d'ouvrir l'oreille aux propos des ambitieux qui ne vous flattent et n'excitent vos convoitises que pour faire de vous les instruments de leur propre élévation. Voulez-vous alléger le lourd fardeau qui pèse sur vos épaules ? Partagez-le avec S. Joseph. Voulez-vous, dans votre obscure situation, n'être jamais mordu par l'envie ? Souvenez vous que S. Joseph est des vôtres. Comme vous, Joseph a eu ses mains meurtries, ses membres fatigués ; comme vous, il a peiné et souffert ; comme vous, il a mangé son pain à la sueur de son front ; c'est pourquoi vous êtes les amis privilégiés de S. Joseph.

M. f., imitez S. Joseph et n'hésitez pas à mettre en lui votre confiance. Il accueillera vos demandes ; vous jouirez de sa protection sur la terre et de sa compagnie au ciel. Ainsi soit-il.

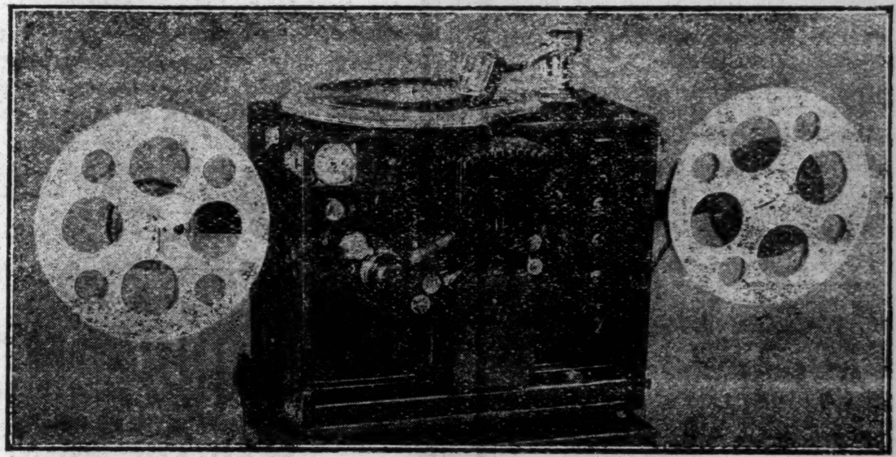
IMPRIMATUR
Lingonis, die 27 februarii 1935.
Eug. Lindecker, *Vic. gén.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

Le Cinéma parlant à la portée de tous

Pour Patronages
Salles d'Œuvres
Salles Familiales



Un ensemble complet en deux valises
8.750 fr.
en ordre de marche

Le « **Radio Cinéma 16,** » le dernier mot de la technique. Une prise de courant et votre appareil fonctionne. Le R. C. 16 passe tous les films sonores et parlants 16 m/m. Il est de plus livré avec un pick-up de haute qualité permettant de passer des disques d'orgue, chants religieux, bruits de coulisse pour les représentations théâtrales et d'organiser des séances récréatives musicales.

Une très belle sélection des films qui ont obtenu le plus légitime succès, est à votre disposition.

QUELQUES TITRES

Grands Films

Verdun, vision d'histoire.
Chevaliers de la montagne.
Prisonnier de mon cœur.
La dernière berceuse.
Les deux mondes.
Le Courrier de Lyon.
14 juillet.
Sur la piste du coupable.
Baroud.
A nous la liberté.
4 de l'Infanterie.
Plein aux As.
L'Ange gardien.
Du haut en bas.
Primerose.
Fantomas.
La Route est belle.
Meurtres.
A cent contre un.
Le Retour de Raffles.
Le Picador. Etc., etc.

Documentaires

Les Métiers dangereux.
Pour la femme.
A travers le microscope.
Les lévriers du rail.
Pétroléum.
La faune sous-marine.
Les pirates de la mer.
Nobles aïeux.
Nos amis les chiens.
La naissance du monde.
La voix humaine.
Les oiseaux villageois.
Les ténors de l'air.
Oh! les belles bêtes.
De Confucius à Bouddha.
L'Exposition coloniale.
Bali, dernier paradis.
Comment nous vivons.
Carrousel hippique.
Himalaya.
Cochet vous parle. Etc., etc

Comédies et Comiques

Appel d'Holywood.
Epicerie à vendre.
Garantie contre l'incendie.
Le petit chemin de fer.
Aventure en Engadine.
Martini sec.
Je suis un as.
La fille des montagnes.
Ça colle.
Figuration.
Etc, etc.

Dessins animés

Invasion des souris.
La pêche miraculeuse.
Nettoyage de la maison.
Jeu loyal.
Les souliers de bois.
Finie la crise.
L'Elixir merveilleux.
Scrappy, mécanicien.
La Maison hantée.
Règlement de comptes.
Les Mésaventures de Scrappy.
L'Ogre et le haricot.
L'Afrique bafouille.
Etc., etc.

ET

LA MERVEILLEUSE TRAGÉDIE DE LOURDES.

Cie RADIO-CINÉMA

Siège Social : 79, Bd Haussmann, Paris. — Téléph. Anjou 84.60 (16 lignes).
AGENCES : Marseille - Bordeaux - Lille - Lyon - Alger,

donne, Marie, Mère de Dieu, qui triomphe dans l'œuvre de ce non-chrétien, comme Elle triomphe dans l'œuvre de Dante, comme Elle éclaire de son sourire l'abside de nos cathédrales.

Secret de Gœthe, secret de Chartres, secret de la vie en sa source qui aimante notre cœur vers les aurores nouvelles, où s'épanouit éternellement « le cantique du vitrail ».

STATUES - CHEMINS DE CROIX - AMEUBLEMENT - CALVAIRES

EN TERRE CUITE, PLATRE DURCI, CARTON, FONTE DE FER, BOIS, PIERRE

Les plus vastes Ateliers d'Art religieux du monde.

L'UNION ARTISTIQUE, A VAUCOULEURS (MEUSE).

A. PIERSON, Dir^r

Catalogues adressés sur demande.

ANGES porte-Candélabres N° 112

Placés de chaque côté du MAITRE-AUTEL, au besoin sur des Piédestaux que nous **pouvons fournir** également, ils le complètent admirablement et l'ensemble produit un effet grandiose.

Prix et photos remis sur demande

CONTRE LA PLUIE LE FROID

portez le « LODEN-LAINE » léger et chaud, créé par **Ramlot**, spécialiste du vêtement ecclésiastique, du sous-vêtement et de l'imperméable,

27 bis, boulevard Raspail, PARIS

RAMLOT SON LODEN IMPERMÉABLE

et ne passez pas l'hiver sans une « PELERINE-CAPUCHON » ou une « DOUILLETTE-RAGLAN » de ce tissu idéal.

NOTA. — Envoi franco d'échantillons et du catalogue général.

ANCIENNE ŒUVRE DU VIN DE MESSE
fondée par M. l'abbé ROUS en 1871

SPECIALITE DE VINS DE MESSE

Rosé et blanc doux, Blanc sec supérieur livrés en bonbonnes et en fûts

VINS CHOISIS de TABLE, blanc, rouge et rosé livrés en barriques et feuillettes

Etablissements Veuve P. OLIVER
Banyuls-sur-Mer (Pyrénées-Orientales). R. C. Céret 146

DESCLÉE DE BROUWER & C^ie PARIS

"MORALIA"

COLLECTION NOUVELLE

qui étudiera à la lumière des principes chrétiens les grands problèmes intéressant la conduite humaine, en particulier — car c'est dans cet ordre d'idées que l'écart entre les morales naturalistes et la morale tout court est le plus grand — les problèmes de morale sexuelle.

Vient de paraître :

R. P. Benoît LAVAUD, O. P.
Professeur à l'Université de Fribourg

LE MONDE MODERNE ET LE MARIAGE CHRÉTIEN

1 volume de 438 pages. . . . . **20 fr.**

VITRAUX
MAISON BESSAC - GRENOBLE FRANCE

PÉTROLE - AIL - ESCARGOT

Les cures remarquables du DIABETE par le pétrole; de l'ARTERIOSCLÉROSE par l'ail; de la TUBERCULOSE par l'escargot, retiennent actuellement l'attention du corps médical. L'exposé de ces méthodes est adressé gratis par les Laboratoires des Phocéens, NICE (Alpes-Maritimes). Remise 30 % à MM. les Membres du Clergé.

Ateliers M. Mario DOMENICI

Maison spécialisée (Plastique - Ivoirine)

45, rue des Murlins — ORLEANS

Christs pour Missions et Propagande à partir de 1 fr.
Et statuettes pour récompenses à partir de 0 fr. 50

PANSEMENTS
COMPRESSES
BANDES DE CRÊPE
LINGERIE CHIRURGICALE
LINGERIE HYGIENIQUE
CULOTTES, CALEÇONS, BRASSIÈRES
GILETS, TRICOTS
SOUS-VÊTEMENTS HYGIÉNIQUES
LAYETTE

TETRA GAZES MARQUE DÉPOSÉE

Exigez la marque

Siège Social
48, rue de Laborde
PARIS (8e).

TETRA

PATHÉ BABYSTES

Souscrivez au Recueil d'analyses de films 9,5 m/m que va faire éditer la C. S. T., 12, rue Denys-Papin, ANGERS. — Rien à payer d'avance.

DUPLICATEUR SECAM, 48, rue Taitbout, PARIS. — Si vous avez déjà un duplicateur, il est de votre intérêt de consulter **SECAM** qui est à même de vous faire des offres intéressantes de reprise.
N'oubliez pas de consulter **SECAM** pour vos fournitures.

VITRAUX D'ART RELIGIEUX

GEORGES JANIN

Artiste-Peintre-Verrier • Agréé des Beaux-Arts
Lauréat de Concours Publics
Fournisseur des Missions Etrangères
Auteur des vitraux dans plus de 5.000 églises en France et à l'Etranger.

Le plus ancien et le plus important atelier de vitraux d'Art Religieux de l'Est de la France — Créé en 1835.

12, rue Lionnois, NANCY
(Meurthe-et-Moselle)

ÉTUDES, RENSEIGNEMENTS, DEVIS, CATALOGUE ARTISTIQUE SUR SIMPLE DEMANDE

Vitraux en tous genres : grisailles, médaillons, scènes historiées,
Restauration de verrières anciennes, armoiries.

DECORS POUR ARTIFICES - ILLUMINATIONS DRAPEAUX - GUIRLANDES INSIGNES
MASQUES POSTICHES GRIMES THEATRES & FETES
Etab^ts André FALLON, Ligny-en-Barrois (Meuse).
Tarif nº 1 sur demande.

ŒUVRE OUVRIÈRE de l'abbé TRONCHET, R. C. Nogent 1.016, fondée en 1887. **Harmoniums garantis, prix réduits. Orgues à tuyaux. Pianos. Tous mobiliers d'églises, bancs, chaises, etc. 25 ouvriers avec machines-outils. Abbé Tronchet, curé de Margon. Nogent-le-Rotrou (E. et-L.).**

LE

CAFÉ MARTIN

Dépôts

Paris, Banlieue, Province

Paris / Banlieue	les 250 g^rs	4 fr. 40
Province	les »	4 fr. 60

Le **"Café Martin"**

ne comporte qu'une seule qualité et vous êtes certain, en le consommant, d'obtenir le meilleur café au prix le plus juste.

34, RUE JOUBERT, PARIS

LA HERNIE

n'est plus une infirmité

depuis qu'un nouveau mode de contention vraiment ingénieux et pratique a été offert à ceux qui en sont atteints. Tous les intéressés savent qu'..., sauf l'opération, il n'existe aucun autre moyen de se défendre contre ce mal que le port d'un bandage. Mais les anciens appareils étaient munis de pelotes dont le volume était proportionné à celui de la tumeur, et qui occasionnaient une gêne plus grande que le mal lui-même. L'invention du bandage élastique par le Dr L. BARRÈRE avait déjà réalisé un grand progrès, mais les derniers perfectionnements apportés à sa méthode ont permis de supprimer cet accessoire cru indispensable. Le NÉO BARRÈRE ne comporte aucune pelote, il maintient cependant toutes les hernies réductibles quelque soit leur volume, exactement comme la main posée à plat sur l'orifice. C'est une véritable révolution dans l'art herniaire dont des milliers de hernieux ont déjà éprouvé les bienfaits. La preuve irréfutable en est donnée sur le champ car l'essai du NÉO BARRÈRE est toujours gratuit et sans engagement. Il suffit de s'adresser aux Etablissements du Dr L. BARRÈRE, 3, Boul. du Palais, Paris, qui vous feront parvenir discrètement tous les renseignements nécessaires et les adresses des 150 dépositaires, exclusifs de la méthode BARRÈRE, médecins, pharmaciens ou bandagistes, installés en France et à l'Étranger.

- CIERGERIE DES PRÉMONTRÉS -

A. BOULAIRE, Succ^r des RR. PP., Usine à Graveson (B.-du.-R.)

CIERGES LITURGIQUES, Cierges 1^re Com^ion, Cierges et Bougies stéariques, Encens et charbon chimique.
Maison très ancienne, donnant toutes garanties.
Conditions spéciales aux Missions.

Vous devez écouter par T. S. F.
Les Causeries Religieuses
Les Sermons de Carême
sur APPAREILS C. A. R. A. C.
construits par l'ŒUVRE DES ORPHELINS APPRENTIS d'AUTEUIL.
Fournisseur du Cardinal VERDIER, etc...
C. A. R. A. C., 40, rue La Fontaine, PARIS 16^e.
Catalogue franco

Au LYS de PAQUES
55, Rue St-Placide. PARIS 6^e.
ORNEZ LES AUTELS
FLEURISSEZ LES STATUES
« AU LYS DE PAQUES »
— Les plus belles fleurs d'églises, étoffe et paillon. Vases et statues. — *Catalogue franco sur demande.*

Une cure à faire

C'est la cure laxative, dépurative, végétale et opothérapique par les GRAINS DE VALS qui nettoient estomac, foie, instestin, combattant ainsi la constipation et l'obésité en éliminant les graisses et les toxines. UN GRAIN au repas du soir ou en se couchant, tous les deux ou trois jours. 4 fr. 50 le flacon de 30 grains.